

# LE PETIT CORPATIUS

N°200

Le Petit Corpatus  
est une publication de :

**ASSOCIATION CULTURE  
ET LOISIRS DE L'OBIOU**

Maison du tourisme  
Rue des Fossés  
38970 CORPS

Tél/fax : 04.76.30.03.85.  
Email : petitcorpatus@wanadoo.fr

# SOMMAIRE

## Petit Corpatus n° 200

Sommaire

Edito n°200

Anciennes et nouvelles couvertures

Premiers Editos

Hommage, remerciements



### 1/ Une visite guidée de Corps

L'horizon à Corps .....	p 7
Un jour cet été (Jean-Michel Asselin) .....	p 7
Visite guidée .....	p 8
Un portrait de Corpatus aux 17 et 18 ème siècles selon Jean Gueydan .....	p 11
L'église Saint Pierre à Corps .....	p 11
La vallée des moulins .....	p 13



### 2/ L'histoire de Corps

De la préhistoire à nos jours .....	p 15
Sur les pas de Napoléon .....	p 19
Le siège de Corps par Lesdiguières .....	p 19
Le chemin de fer de La Mure à Corps .....	p 20
L'Apparition de La Salette .....	p 22
Corpus fait son cinéma .....	p 26
Les fêtes à Corps .....	p 26



### 3/ Le lac du Sautet

Historique de la construction .....	p 29
Mon rôle dans l'histoire du Sautet, par Ernest Dusaughey .....	p 31
Souvenirs de jeunesse .....	p 34
La tragédie du Sautet en 1945 .....	p 36




### 4/ L'Obiou

Vivre avec l'Obiou .....	p 37
La catastrophe de l'Obiou .....	p 38
Etymologie .....	p 39
De l'Everest à l'Obiou, par Jean-Michel Asselin .....	p 39



### 5/ A la conquête de nos montagnes

Les cimes dont nous rêvons (Jean-Michel Asselin) .....	p 41
Le besoin d'incertitude (Jean-Michel Asselin) .....	p 41
La trilogie du Corpatus .....	p 42
Les Pionniers de la montagne .....	p 45
Le Kuklos .....	p 46
Comment devient-on un montagnard et alpiniste aujourd'hui à Corps ? .....	p 47



Venez à Corps pour être heureux  
Durant l'été lorsque la bise  
Au pied de la montagne grise,  
Souffle gaiement sous le ciel bleu.  
Venez à Corps pour être heureux ;  
Car c'est un beau pays de rêve  
Où la vie paraît bien plus brève  
Qu'elle paraît sous d'autres cieux.

J. CISTERNE juillet 1933.

# Edito Numéro 200

Souvenirs, souvenirs...  
et une nouvelle jeunesse !



L'équipe de rédaction: De gauche à droite, Luc Reynier, Valérie Guzzo, Franck Caraud, Valérie Challon.

L'idée est simple, vous replonger dans les 10 premiers numéros du PETIT CORPATUS depuis juillet 1976 par l'intermédiaire des couvertures et de quelques éditos situés à des dates anniversaires choisies. Ce retour vers le passé n'est pas qu'une évocation nostalgique, il permet d'imaginer le travail monumental réalisé depuis mainte-

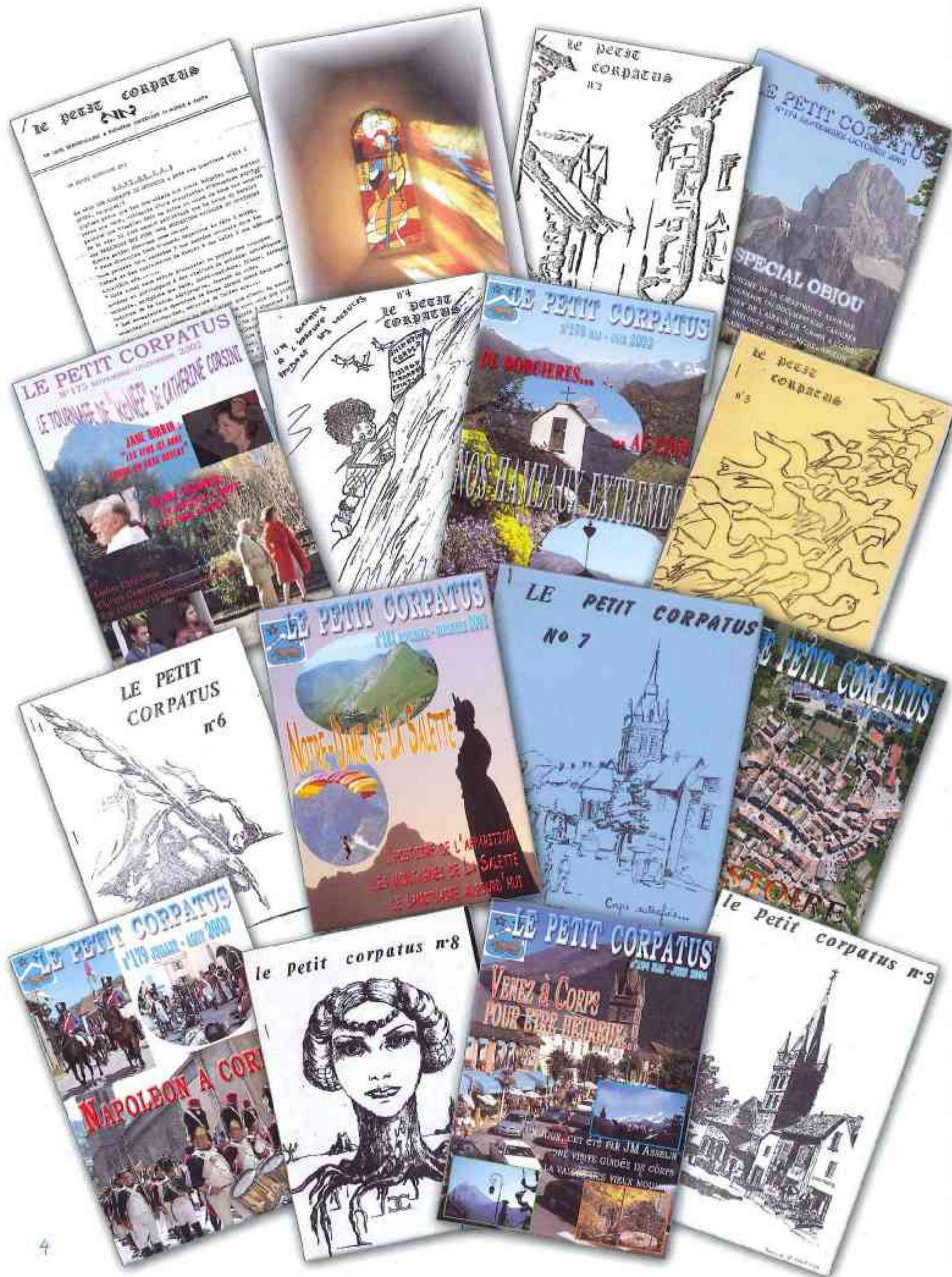
nant 30 ans. Avec cette trace écrite, on comprendra ce qui agitaient les Corpatus d'hier. Des mots se retrouvent, d'autres ont changé, des visages ont disparu, mais le PETIT CORPATUS demeure : espace d'informations locales, de dossiers développés sur des thèmes liés à notre histoire et aussi une place pour le rêve et la contemplation

facilité par la beauté de notre région. Ce petit retour en arrière, dans ce numéro et dans chaque PETIT CORPATUS permet de retrouver des gens qui ne nous ont jamais vraiment quittés et qui font désormais partie de notre histoire.

Le coup d'œil en arrière est passionnant, et très peu de fausses pistes sont explorées. Les événements d'hier intéressent encore les lecteurs d'aujourd'hui. Avec des dossiers remodelés et étayés de nouveaux témoignages, revus dans leur conception avec des outils modernes de communication, donne l'impression avec votre appui, chers lecteurs que le magazine ne s'est guère trompé...



L'équipe de rédaction.



## Le Petit Corpatus N°1 Juillet 1976

Le club Léo Lagrange de Grenoble a pris ses quartiers d'été à Corps. Pourquoi ? D'abord parce que les Grenoblois ont aussi émigré ; mais surtout parce que nous, militants d'une association d'Education populaire pensons que l'action doit se faire au cours de tous les moments de la vie. Et quel moment privilégié que le temps du loisir ! Des vacances ! Que nous vous souhaitons réussies et joyeuses !

Quelle action désirons-nous mener ? Vous distraire tout d'abord. Organiser la fête à Corps. Vous pourrez donc assister à des soirées cabarets dans les hôtels et les restaurants de Corps ; à des bals ; à des séances de ciné-club, etc... Mais aussi vous offrir l'occasion de passer des vacances actives en participant à des ateliers de création artistique : vannerie, sculpture sur bois, dessin-peinture, filage, tissage, teinture de la laine, sérigraphie, travail du cuir. Les associations sportives de Corps diront aussi leur mot en organisant : randonnées, concours de boules, etc. Mais aussi ce qui importe le plus, c'est que chacun de vous ; habitants de Corps ou estivants, trouve avec nous ses propres vacances, mais aussi qu'il trouve du plaisir à chercher à découvrir ce qui lui convient le mieux. Le moment venu du retour à Paris, Lille, Marseille ou partout ailleurs, l'envie vous prenne de créer, d'imaginer, d'exiger que les loisirs, votre travail, votre vie changent. Que les choses, les lieux, les événements s'adaptent à vous et non vous à eux.

Et surtout pourquoi pas, que la fête continue !

## Le Petit Corpatus N°100 Juin 1990

*Quand en Juillet 1976, grâce à une subvention obtenue du Conseil Général par le Dr Gérard CARDIN, Conseiller Général, l'équipe du Club LEO LAGRANGE s'installa à CORPS, pour assurer l'animation pendant les vacances, et la sortie du Premier «PETIT CORPATUS», je ne pensais pas, que 14 ans plus tard, nous fêterions la sortie du 100ième PETIT CORPATUS, et pourtant il est là...*

*Mais que de chemin parcouru depuis, chemin parsemé d'embûches pour les novices que nous étions, ne disposant d'aucun matériel, mais la motivation était grande et les honnes volontés présentes : toujours prêtes à donner des articles, à les transmettre, les taper à la machine, les tirer, les agraffer, les distribuer et les expédier.*

*Et vous aussi, chers lecteurs étiez là et êtes toujours là pour nous encourager, puisque le nombre d'abonnés n'a pas beaucoup varié (entre 230 et 240 journaux) depuis le début de sa parution jusqu'à ce jour.*

*Dans l'équipe de rédaction, presque au complet, nous regrettons 2 disparus : Daniel PERROT et « Tantine », Yvonne BERNARD, leur absence est toujours ressentie, actuellement nous recherchons des personnes pour taper à la machine.*

*Par contre, l'équipe a été renforcée par des nouveaux, dont Jean GUEYDAN, dont les notes généalogiques sont très appréciées et ont comblé de joie, les descendants de la famille ARABIN. Sur sa proposition et pour ne pas saturer nos lecteurs, nous vous proposons de déposer les recherches des « grandes » familles (exemple : la famille BARBE) à la Bibliothèque où vous pourrez les consulter et nous pourrons aussi les expédier aux personnes intéressées, qui en feront la demande.*

*Ce Numéro Spécial est un Numéro « souvenir » où vous trouverez : La Rétrospective du Journal, établie par la secrétaire Juliette ARBOUET, des extraits des premiers Numéros, les statuts, avec des illustrations de Jean Pierre*

*CEYTAIRE (ancien Kinésithérapeute, membre de l'équipe du PETIT CORPATUS à sa fondation) devenu un peintre célèbre, qui vous offre un portrait, pour le 100ième numéro, que vous trouverez en dernière page, en compagnie de la couverture du N° 10 qu'il avait dessiné en 1977.*

*La 1ère page de ce Numéro a été réalisée en collaboration : par Madeleine MERLE et François DENOYER, Joëlle SAMBAIN et moi-même l'avons dactylographié, Solange BALMET l'a tiré à la photocopieuse et M J PELLISSIER, M. FRANCOU, M. MARY, A. DUMAS, S. BALMET, J. JOURDAN, A GONTARD, J. NOËL, M J GUEYDAN, O. CHARLES, et MRS P. CHARLES et B DEIANA. Qu'ils soient tous remerciés de leur aide efficace, ainsi que ceux qui participent temporairement à la sortie du PETIT CORPATUS : J. RIVIERE, C. MATHIEU, M J PEROT, J DENOYER, G DEVOLUY, M ROCHAS, T ROUX, S GENOVA et H FERRIERE.*

*Notre Journal est ce qu'il est : c'est surtout un lien entre les lecteurs et aussi un témoignage du passé, grâce aux articles et documents transmis par tous, et il a joué un rôle important pour la famille ARABIN, dont plusieurs membres seront présents le samedi 9 Juin pour fêter 2 événements : leur retour à CORPS et la sortie du «PETIT CORPATUS» N° 100, ce journal ayant favorisé ces retrouvailles.*

*Vous êtes tous invités à participer à cette rencontre, suivie d'un apéritif le samedi 9 Juin à 11 h 30, salle Polyvalente de la Mairie, et au Bal qui aura lieu le soir à 21 h 30 à la Salle des Fêtes. Pour terminer, j'ai un seul souhait à formuler : QUE VIVE LE PETIT CORPATUS, et que de nombreux Numéros l'amène au 200ème, au 300ème, etc...*

La Présidente : Gisèle ROUX

# Hommage



Que ce Petit Corpatus soit un hommage particulier à Gisèle Roux présidente de l'association Culture et Loisirs de l'Obiou qui a accompagné le journal de ses débuts vers le N° 200, ainsi qu'à ses nombreuses collaboratrices et collaborateurs.

## Remerciements

La réalisation de ce N° 200 a été possible grâce aux soutiens des abonnés du Petit Corpatus, de l'association Culture et Loisirs de l'Obiou, de la Mairie de Corps et de Gérard Cardin Conseiller Général du canton de Corps.

# Une visite guidée de Corps

Une visite guidée de Corps ...

## L'horizon à Corps

Le Faraut, le pic Pierroux, l'aiguillette, le pic Grillon, les dents du Brechon au dessus des Gillardes, la tête des Ombres, la tête de Lapras, le Nid, la tête de la Cavale, les Agards, le petit Obiou et l'Obiou, le Rattier, l'Aiguille, le Châtel, le Vercors là-bas au fond à l'ouest, le Chauvet, le Mont de Rousse, Côte Rouge, Peyrague, la croix de Rougny, le Petit Chapelet, le Grand Chapelet et la montagne de Boustigue.

Ils sont là plantés comme des totems, une forêt de passerelles jetée entre la terre et nos dieux, entre notre quotidien et notre imaginaire. Certains y accrochent leurs yeux, d'autres les parcourent comme un jardin secret à la recherche d'une part d'eux même. Certains les gravissent à la hussarde pour mieux se défier, pour se faire mal au point précis où ça fait du bien, d'autres tournent autour de la peur d'oser ou de briser l'enchantement. Certains les ont rêvés avant de les connaître, d'autres les ont reconnus tels qu'ils les avaient imaginés.

Ces sommets sont comme autant de cadeaux du ciel. Faire un choix peut être un déchirement. Ils ont chacun leur caractère. Habités ou pas, royaume des névés éternels sur les contreforts de l'Obiou ou tapissés de verdoyantes pelouses, les moins hauts ne sont pas forcément les moins intéressants. Ils ont tous leur histoire, si ce n'est pas le cas nous nous chargeons d'en imaginer une plutôt épique.

Chacun d'entre eux représente une invitation aux multiples dépaysements de l'altitude.

Chaque randonnée est un voyage animé par une nature imprévisible, vous trouverez toujours cime à votre pied par une voie intime ou imaginaire à tracer et surtout du rêve sur les sentes montagneuses. Il suffit de sortir de chez vous et d'ouvrir grand les yeux.



L'horizon vue de la croix de Rougny.

## Un jour cet été par Jean-Michel Asselin

Sur la route Napoléon, cet itinéraire tortueux qu'emprunta l'empereur pour son retour de l'île d'Elbe, il existe une petite bourgade : Corps. Ce Corps là, des milliers de gens l'ont caressé du bout des doigts. Ce Corps là, il est la porte obligée d'un sanctuaire : la Salette. Ce Corps, il est un cœur, celui des Alpes du Beau mont.

En juillet, on dirait le midi. C'est une frontière. En décembre, à l'heure de la première chute de neige, on sait à quelle borne on appartient : celle de la montagne. Pour toujours, Corps est un village de montagne cerné, pour le meilleur. C'est la terre habitée par le chasseur qui va lever le coq du côté de Boustigue. C'est la place où l'on évoque la truite de la Sézia. C'est à l'abri du chaud, dans une pièce de voûte sombre, quelqu'un qui offre le génépi du Chapelet quand l'autre pourrait bien lui faire goûter son miel de lavande ! Il y a le Drac, cette rivière dragon qui charrie l'or mythique et qui crée les eaux miroitantes du lac du Sautet. C'est la Souloise verte turquoise, bouillonnante et crépitante, alimentée par la bouche des gillardes. Une eau qui naît de terre, fraîche et transparente.



15 août rue des Fossés.

C'est l'Obiou et ses 2790 mètres de calcaire doré, rouge au petit matin, sa tête de gros bovin sage tournée vers l'est.

C'est le Faraut et le Pierroux, c'est le Journal, le Laton, c'est le Chapelet, Chamoux, Gargas, Côte Rouge, ou les Raviolas. Corps c'est l'accent qui commence à chanter. Plus haut, dans les hautes terres, on parle un





Architectures d'autrefois, place Grenette.

patois que l'on croirait cousin avec les langues de Sicile ou d'Aragon. Il y a les «a» comme dans cota sierva, des sortes de gros pissenlits... Langage que l'on parle, dès lors que l'on est entre geris de même terre. Dès lors qu'on s'adresse à son chien, à sa vache, à tout ce qui est l'essence même du terrain. Corps est un village de montagne à neuf cents mètres.

Ses cinq cents habitants en savent quelque chose. L'été la population monte à trois mille résidents, le lac attire la foule ; le boulanger multiplie alors ses pains. L'été, deux cent mille pèlerins montent à la Salette. Corps c'est Lourdes sans sa grotte, sans les marchands du temple et sans les béquilles abandonnées. Corps, c'est là où sont nés, au siècle dernier, un petit garçon et une jeune fille qui vont bouleverser la montagne.



L'automne sur l'Obiou.

Il faut aller aux confins méridionaux des Alpes du Nord. Corps est situé sur la charnière. On est ni au-delà ni en deçà. Terre hybride où se mêlent déjà la culture méditerranéenne et la culture des montagnes. Corps possède une histoire et des mythes. Le mythe de la création, ce sont les armées d'un chef gaulois. Il faut alors imaginer ce Bellovèse, roi des

Bituriges.

C'est à la fois la barbarie et la savante courtoisie des phocéens ; car Bellovèse arrivait du sud et remontait le Drac.



Le Barquier.

L'arrière-garde séduite par Corps se serait installée pour fonder la première colonie. Mais l'hypothèse ne tient que dans l'imaginaire. Pas un tesson de bouteille ou la garde d'une épée qui ne vienne la renforcer. D'autres attendent Hannibal sur la route qui mène de Corps à Mens, mais les éléphants du Carthaginois n'ont pas laissé d'empreintes. Il n'y a pas d'espace pour l'homme du paléolithique ; celui qui vit dans cette haute terre, sauvage, nul ne sait d'où il arrive, d'où il s'est enfuit. Il est probablement enfanté par le sud. Rome a saisi tout le pays, le sentier muletier des Gaulois s'est pavé des bonnes intentions romaines. Corps c'est la croisée de deux routes importantes. Il y a celle qui va de Briançon à Luc-en-Diois et celle qui joint Chorges à Grenoble.

Dans ce lieu, havre plat au milieu des monts et des abîmes, il se crée le Camp du Corbeau... Campus Corvi d'où sortira le Corps... Animal noir, curieux, habile dont j'aime le vol quand explosent les thermiques sur les faces sud. Attention ne

confondez pas ! Je parie du corbeau, du vrai... Le grand corbeau (le Goliath des Passereaux, écrit par Paul Gérardet) avec son bec noir et son cri «Rrok, Rrok !» qu'il balance au vent. Dire qu'ils le confondent, ceux dont les yeux baptisent le corbeau tout ce qui vole noir. Voilà la cornelle noire (mais elle n'a pas la queue cunéiforme du Goliath), voilà surtout le chocard à bec jaune qu'ils persistent à tutoyer chouca... Quelle belle famille que ces oiseaux solaires, qui aiment les déchets des hommes et montrent la signification de fumier... sur lequel poussent de belles roses ! Ainsi, le corbeau a donné son prénom au village. Enfant, j'entendais souvent cette

sentence : « C'est un pays ravitaillé par les corbeaux ». Alors que dans la bouche de l'adulte, il y avait tout le mépris du monde, elle me plaisait déjà cette terre peuplée d'oiseaux noirs qui apportaient du pain et des mots d'amour...

## Visite guidée

Corps au bout du Beaumont, adossé à la montagne de Boustique entre Drac et Sézia dans la brise venue des cimes. Dans son environnement, l'Obiou, le phare de la région, offert aux yeux des voyageurs à des lieux à la ronde, il fascine. Montagne du massif du Dévoluy, aux portes du sud, elle joue depuis des siècles un rôle immense dans la vie et l'imaginaire des hommes qui l'entourent ; elle reflète certainement l'âme et la



Le lac et l'Obiou  
vue de la chapelle Saint Roch



Agitation estivale rue des Fossés.

lumière des gens d'ici. Les visiteurs ou les passagers arrivent dans notre bourgade, légèrement secoués. «La route ! Elle n'en finit pas, il n'y a que 60 km depuis Grenoble!». Des descentes, des virages, des montées, des files de voitures, des passages hauts perchés (certains ont le vertige), des gorges profondes et des sommets très hauts qui donnent le tournis.

Nous sommes bien dans un pays montagnard, certains signes ne trompent pas : le marché du jeudi sur la place Prayer et chez les commerçants et artisans de la rue principale est dynamisé avec la visite

entre Lyon et la côte d'azur, ce pays est montagneux certes, mais pas seulement ou plutôt à sa manière, bien à lui. Vous pouvez l'identifier à un refuge avec un arrêt obligatoire pour se refaire une santé ou à une oasis vitale pour pouvoir poursuivre votre route en fonction de la saison de votre passage.

Toutes nos connaissances et nous-mêmes sommes unanimes pour reconnaître la grande vitalité, la disponibilité et le dynamisme du commerce et des entreprises locales au service de la population résidente et des gens de passage. Je suis et nous sommes tous de cet avis, c'est la conclusion de plusieurs discussions au bureau de tabac avec Lilly. Elle aussi dynamise son activité, comme beaucoup d'autres depuis toujours dans leur commerce respectif. «Il est animé le centre ville de Corps, vous avez tous les commerces qu'il faut, il sont toujours ouverts, c'est bien». «Vous savez combien il y a d'habitants dans notre village ?». «En voyant l'activité de la rue principale je dirais au moins 1500». «Vous vous trompez, c'est le dynamisme local qui vous trompe, et la comparaison avec des villages de même activité».....

des populations des villages voisins (plus calme hors vacances scolaires). Les bistrots, il y en a moins que lors de la construction du barrage mais ils sont toujours là et l'on commente les dernières nouvelles et la presse locale (le Dauphiné Libéré) en terrasse puisqu'ils ont tous une terrasse installée sous un ciel bleu intense, du ciel plutôt méditerranéen. Il faut y ajouter la carte goûteuse des restaurants et vous comprendrez qu'entre Grenoble et Gap ou

Les montagnes qui nous entourent ont beaucoup de qualité, elles sont tantôt remparts qui nous protègent des mauvaises influences climatiques du nord, tantôt promontoires et refuges où l'on vient trouver la fraîcheur l'été et la neige l'hiver. N'a-t-on jamais dit que Corps était un petit Nice.

Une promenade dans le village permet de reconstituer l'histoire qu'ici le bâti sait raconter. Une petite visite guidée passant par certains signes permet aux curieux de remonter le temps.

Comme toute ville fermée pendant des siècles entre des remparts, Corps n'offre pas de rues bien rectilignes avec des perspectives lointaines. Au contraire le charme du bourg provient de ces rues étroites et sinueuses, à l'abri des vents ou des fortes chaleurs.

Une omniprésence de voûtes, passages et venelles nous rappelle le caractère moyenâgeux du village. Des formes urbaines qui se ratta-



Architectures d'autrefois place du Temple.

chent à l'imaginaire médiéval avec des espaces clos ou bornés et des voûtes et passages faits de formes simples, adoucies par la courbe. Des ruelles étroites et venelles couvertes incitent à s'aventurer dans des lieux où tout semble possible. Cet effet d'espaces clos et diversifiés contraste avec les grands espaces ouverts sur les sommets. Les bâtiments blottis les uns contre les autres comme cherchant à se protéger des intempéries. Des maisons hautes, étroites avec des escaliers extérieurs en pierre avec de fins gardes corps métalliques sont une caractéristique forte mais plaisante. Elles sont empilées et serrées comme les pages d'un livre qui chacune raconte une histoire.



Farot et Pierroux en hiver.

Le marché sur le parking Prayer.



Sculptures moyenâgeuses.

## Visite guidée

Des toits à forte pente pour laisser glisser la neige. Le jeu des toitures, escaliers et ouvertures qui ont su s'adapter au terrain fait de creux et de bosses.

Lorsque le regard s'élève on découvre de curieuses ouvertures que celles des granges en toiture, témoins du passé rural du village. Différentes sortes de génoises sont visibles : simples ou composées de plusieurs rangs de tuiles canal, alternance de briques et de tuiles canal, soulignées de modillons, corniche de ciment moulé et parfois sous la génoise un décor peint ou mosaïque. Elles sont apparues dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle et se généralisent au début du 20<sup>ème</sup> siècle avec la surélévation des maisons et le remplacement du chaume par la tuile écaille. Ancêtre du chéneau, elles permettaient selon le nombre de rangées, de connaître la richesse du propriétaire. Quelques maisons possèdent des pierres apparentes sur les arêtes d'angle. Ce sont des éléments purement décoratifs datant de Henri IV à Louis XVI. Un trou dans la partie supérieure de la fenêtre permettant la fermeture du volet est visible rue de la Voirie. Un écusson que l'on retrouve à plusieurs reprises portant les initiales IHS (Jésus Sauveur des Hommes). Il peut être surmonté d'un cœur, symbole de la charité et de l'amour, possible foyer



Fenêtres à meneaux.

d'accueil pour les vagabonds. On découvre de nombreuses fenêtres à meneaux, elles datent du 16<sup>ème</sup> siècle. Les meneaux plats apparais-

sent plus tardivement. Une particularité de la maison Naubron, la façade est ornée d'intéressantes sculptures moyenâgeuses. La première à côté du balcon représenterait un moine, la sculpture centrale un sanglier ou un bélier et la troisième un frère lai (frère servant qui n'est point destiné aux ordres sacrés) Il s'agirait d'une demeure de religieux. En passant la tête dans les pièces du rez-de-chaussée des maisons anciennes, on découvre des salles voûtées avec des voûtes en épis : c'étaient d'anciennes étables.

Les rues ont aussi leur histoire : sur la place Grenette on vendait du grain. Il y avait une échauguette, c'était

deller, tisserand, drapier, cardeur de laine, tanneur de cuir, chapelier, cordonnier, tabacrier, bottier... Sur la place aux Herbes se tenait le marché de fenasse et de légumes.

Entre la place Grenette et la rue de la Paix étaient installées les anciennes écuries de Corps. L'hôpital de la rue du même nom est une des plus vieilles maisons du village. Cette maladrerie construite dès le 12<sup>ème</sup> siècle permit de traiter les nombreuses épidémies, au 17<sup>ème</sup> siècle l'hôpital avec ses 5 lits suffisait aux besoins. Sur la place de l'Homallerie les hommes cherchant du travail se rassemblaient.

L'église Saint-Pierre dresse son clocher au centre du village et sur la



Devantures d'anciennes salles voûtées, Grand Rue.

une tour de guet. On y trouve la trace d'anciennes échoppes comme dans la rue Marchande, qui témoignent d'un passé tourné vers le commerce. Certaines sont restées intactes. On pouvait y trouver chan-

L'échauguette de la place Grenette.



place du Temple, un temple a accueilli les protestants puisqu' avant les guerres de religion il y avait à Corps autant de catholiques que de protestants. Par la suite les protestants se sont installés dans le Trièves. Les Fossés comblés pour installer la rue principale actuelle et toutes les maisons côté Est ont récupéré la particularité d'avoir leur rez-de-chaussée plus bas que la chaussée qui confère un charme extraordinaire au cœur de Corps. Le quartier de Lara, le plus ancien possédait une des portes d'entrée du village, il en existait trois autres : rue de la Côte, le Pied de Ville, rue de l'Hôpital. Chaque porte était reliée par des fortifications. Corps était un bourg médiéval cerné par des remparts.

Il reste des vestiges dont le chemin de ronde et des fortifications qui délimitent de petits jardins pota-



La Fontaine Neuve de l'époque Gallo Romaine.

gers, sans oublier la Fontaine Neuve probablement Gallo Romaine qui nous rappelle la forte présence de l'eau dans notre environnement.



Chemin de ronde et fortifications.

La déambulation architecturale dans le village s'arrête là. Nous avons certainement oublié des détails, d'autres particularités de notre beau village, prenez le relais et découvrez à votre tour tout ce qui peut accrocher votre regard, votre sensibilité, cela vous permettra d'apprécier davantage votre lieu de vie. On retrouve la sortie au sud, le Drac et le lac du Sautet, au nord la Sézia et tout autour les champs d'hier où l'on cultivait la vigne, toutes les céréales et les fourrages pour faire vivre hommes et bêtes. Les espaces ouverts, autrefois entretenus sont petit à petit grignotés par la forêt et comme ailleurs le paysage a été mité par des constructions individuelles. Gens d'ici et vacanciers ont recherché l'espace et délaissé les étroites ruelles prisées aujourd'hui par quelques audacieux.



Le porche de la place de l'église.

## Un portrait des Corpatus aux 17 et 18ème siècles selon Jean Gueydan

C'était un homme court (1,57m), cheveux châtons, la peau plutôt colorée sans barbe, le visage est rond ou ovale, le front rond et large, le nez gros, la bouche grande ou moyenne et les yeux gris. Le Corpatus était râblé avec des épaules tombantes. Les femmes ne mesuraient que 1,50m avec des caractéristiques physiques analogues.

Hommes et femmes portaient toujours des chapeaux, les costumes et les robes étaient toujours en drap noir.

Le Corpatus jouit d'une bonne

santé et s'il échappe à l'effroyable mortalité infantile, à la forte mortalité juvénile, aux nombreuses épidémies et aux accidents, il vit vieux. Il est solide et endurant ; les longs trajets à pied en montagne ne lui font pas peur.

Le Corpatus n'est pas belliqueux. Il est profondément religieux et charitable. Toujours soucieux de ses biens matériels, un peu maquignon et procédurier.

Pour en savoir davantage lisez Histoire démographique et sociale du bourg de Corps aux 17 et 18ème siècles. (Médiathèque de Corps)



Le Rigodon, place aux Herbes.

## L'église Saint-Pierre à Corps

Corps abrite l'église Saint-Pierre depuis le 9ème siècle. Quatre églises se sont succédées à ce même emplacement et ont accompagné la vie du village au gré des événements historiques. Saint Eldradé (né à Ambel en 781, abbé Bénédictin de Novalèse en Piémont en 845, mort en 875) fit construire ici une église dédiée à Saint-Pierre vers 850. Elle était en bois, couverte de chaume, et fut



Le clocher et son Obélisque.

détruite vers 906 par des envahisseurs sarrasins venus de la Garde Freinet.

Vers 1100, des moines bénédictins venus du Piémont créèrent un prieuré, avec une nouvelle église toujours dédiée à Saint-Pierre. Ultérieurement cinq autels latéraux, furent dédiés à Saint Antoine, Saint Benoît, Sainte Catherine, Saint Jacques et Sainte Madeleine. Avant 1307, cette église se trouva rattachée au prieuré de Romette près de Gap. Elle fut prise, pillée et brûlée sept fois pendant les guerres de religion, tant par les protestants que par les catholiques, le clocher fut également démoli. Lors de sa visite pastorale de 1599, l'Evêque de Gap la trouva «presque toute ruinée, le dedans plein de terre».

Sa démolition fut décidée le 22 juillet 1599, pour en reconstruire une troisième, plus grande que la précédente, au même emplacement, mais sans clocher. Les cloches étaient accrochées à un haut mur au-dessous du portail. La cons-

truction commença en 1600 et se termina en 1606.

En 1613, l'église incluait, outre le maître autel Saint-Pierre, six autels latéraux dédiés à Saint-Benoît, Saint-Blaise, Saint-Claude, Saint-Etienne, Saint-Jacques, Sainte-Madeleine.

Le cimetière entourait l'église, son porche, toujours existant, porte côté extérieur la date de 1654 et l'inscription devenue difficile à lire : «Vous y viendrez comme nous».

Presque toutes les grandes familles du bourg possédaient une tombe dans l'église, sous les grandes dalles en marbre noir (conservées dans l'allée de droite) dont les inscriptions sont aujourd'hui illisibles. Le 4 avril 1778, le curé de Corps fut condamné à une aumône de six livres au profit des œuvres de Corps, pour avoir continué à inhumer des défunts dans l'église malgré l'interdiction du roi. Dépendant de l'évêché d'Embrun, puis de Gap jusqu'en 1790, la paroisse fit partie de l'évêché de Grenoble lorsque Corps fut rattaché au département de l'Isère,

l'église devint le magasin à fourrage pendant les années sinistres de la terreur et fut rendu au culte en 1801. En avril 1821 un incendie la ravagea, réduisant en cendres la sacristie et le presbytère. Elle fut démolie en 1858, avec ses six autels latéraux. Seuls quelques gros murs ont été conservés.

L'église actuelle fut la quatrième et résulte d'une nouvelle construction (voûte, clocher, agrandissement sur une partie de l'ancien cimetière désaffecté) effectuée de 1858 à 1861.

Très grande comme toutes les églises et les cathédrales érigées à cette époque, elle mesure 30m de long, 15m de large et 11,5m de haut. Si l'entrée et l'intérieur sont de style roman, elle possède néanmoins un clocher de style gothique d'une hauteur de 35m, ce qui en fait l'église la plus grande du canton. Le maître-autel toujours dédié à Saint-Pierre est en marbre blanc décoré de mosaïques recouvertes de feuilles d'or. Le marbre noir de la table de communion a été extrait d'une carrière du village de Sainte Luce, marbre qui aurait également servi pour le socle du tombeau de Napoléon aux Invalides.



Les 35m de la flèche de l'église Saint-Pierre.

En outre, l'église inclut deux nouveaux autels latéraux dans les absidioles dédiées à la Vierge Marie (à gauche) et à Saint Joseph (à droite), ornées de vitraux représentant l'Annonciation et la Sainte Famille.

L'abside est éclairée par neuf vitraux datant de 1866, qui représentent (de gauche à droite):

Saint Michel Ange ; Saint Laurent tenant le grill dans ses mains ; Saint Pierre, patron de la Paroisse, avec ses clefs ; l'Ascension de Jésus Christ ; Saint Roch, deuxième patron de la paroisse, avec son chien ; Sainte Agathe, patronne des femmes, avec ses tenailles ; Sainte Catherine d'Alexandrie, avec couronne royale et roue brisée ; un Ange gardien avec deux enfants.

Sur la porte de la sacristie, près de l'autel St Joseph, une petite inscription encadrée et noire commence par : «ave gratia plena dulcis» qui correspond à : «salut, pleine de grâce douce».

La suite est obscure mais pourrait être : «sans péché mère de Jésus Christ».

De chaque côté de l'allée centrale se dresse un bénitier de marbre datant du 19ème siècle.

Celui de droite porte l'inscription en caractères grecs : «lave tes fautes et pas seulement ton visage». Celui de gauche porte une inscription latine : «déchirez vos cœurs et pas seulement vos vêtements» (scindete corda vestra et non vestimenti vestra).

En 1957, date à laquelle les églises furent dépouillées d'une partie de leurs ornements, la chaire et les statues des Saints qui occupaient les niches dans les murs furent retirées. Aujourd'hui demeurent deux statues rappelant l'Apparition de la Salette : la Vierge en pleurs acquise par la paroisse à l'occasion du 100ème anniversaire et la Vierge avec les deux petits bergers Maximin et Mélanie offerte par une famille reconnaissante.

Le 6 février 1984, une violente tempête s'est abattue sur Corps. La flèche du clocher a percé la voûte de l'abside provoquant en tombant des dégâts au maître-autel. Les pierres de la flèche sont toujours conservées dans l'église.

En 1999, l'église a été repeinte dans



Un vitrail de l'église Saint Pierre représentant Saint Eldrade.

des teintes claires et harmonieuses (blanc et ocre-rosé).

Lors des travaux de réfection de la façade, au cours de l'année 2000, deux ouvertures ont été découvertes et ornées de vitraux contemporains dont la pièce maîtresse est remarquable, elle représente St Eldrade, né à Ambel durant le haut moyen âge.

L'église St Pierre fait partie du patrimoine de Corps et fut le témoin de son passé historique. Elle a vu arriver le Dauphin Louis II futur roi Louis XI, dans le village pour y séjourner et chasser. Charles VIII en 1494 en partance pour les guerres d'Italie assisté à la messe. L'Empereur Napoléon 1<sup>er</sup> à son retour de l'île d'Elbe passa lui aussi dans le village. Le Cardinal Roncalli, futur pape Jean XXIII, l'a salué lors de son passage en se rendant à la Salette.

## La vallée des moulins

Ceux qui possèdent la force motrice possèdent la richesse. Le long de la Sézia, quatre moulins du moyen âge à nos jours, (jusque dans les années 50.60) ont réglé la vie et les richesses des gens de la région. Comme vous le constaterez lors de votre promenade, en fonction des caprices du torrent, certains ont été emportés par les flots et reconstruits ensuite. Par exemple en 1447 un seul était en fonctionnement et en 1458 les habitants de Corps se plaignaient toujours et attendaient que le Dauphin reconstruise les moulins si possible dans des endroits plus sécurisés: les sites visités plus loin sont certainement les lieux choisis afin d'éviter momentanément le travail d'érosion du cours d'eau. Une randonnée pour remonter le temps.

Notre mise en condition pleine de nostalgie nous emmènera au lieu dit du pont du moulin. Le dernier meunier de la région était M Blanchard. Son moulin a totalement disparu lors de la réfection de la route nationale 85 sous Corps en direction de la Sézia et de l'élargissement du pont du moulin. Si vous allez fouiller la nature après la déchetterie, le long du ruisseau, rive gauche, le canal qui alimentait en eau la roue à aube est parfaitement visible, il est du même type de construction que le viaduc (donc très solide) qui supportait la voie de chemin de fer Grenoble Corps aujourd'hui désaffectée. Après le viaduc vous pouvez encore deviner l'emplacement de la prise d'eau de ce canal.

Pour poursuivre ce périple, on reprendra la vraie route Napoléon qui part en direction des jardins de l'abattoir à l'entrée de Corps. On la suivra jusqu'à la ferme Calvat. Un peu en dessous, en se mouillant les pieds lors de la traversée de la Sézia, les ruines du moulin apparaissent à travers une végétation très dense.

position horizontale. C'est le poids de l'eau et la force du courant qui actionnaient directement des meules. Il y a malheureusement beaucoup d'éboullis autour.

Un peu plus en aval, on dit aussi que la ferme de Pâquette de la famille Andrieux possédait un moulin, lorsqu'on regarde la configuration des habitations et leur position au bord du ruisseau et à côté du torrent qui descend des Côtes de Corps et la meule qui traîne dans la cour on peut en être convaincu.

La suite de la promenade c'est une remontée dans les bois pour aller prendre la piste qui sort à l'ancienne décharge sur la route du Coin en direction du moulin de l'Adverseil chez la famille Magnan.

La route qui y descendait n'existe plus, le gros éboulement qui a épargné la ferme l'a englouti. Il faut emprunter une piste réalisée dans la hâte à gauche de la zone tourmentée. A la hauteur de la ferme on devine l'emplacement d'un canal. Ce canal débouche en amont dans le vide: la Sézia est cinq mètres plus bas. A la vue du terrain on peut craindre que le torrent après

Pirou il faut rejoindre le lit de la Sézia et remonter le long du torrent dans une zone faite de clairières et de bois: un vrai jardin naturel, un endroit paisible. Sur la gauche on peut mesurer le travail de l'entretien de la vigne et à droite le travail colossal de l'érosion puisque nous sommes sur les fuites du Drac qui minent le plateau du Coin. Ce magnifique sentier est d'ailleurs un sentier thématique mis en place par l'ONF. Le site du moulin du Pirou émerge de la végétation.



La Sézia au moulin du Pirou.

Il est aussi en ruine, on situe parfaitement le canal, le lieu du mécanisme (le principe de fonctionnement est probablement identique à celui du moulin de Calvat et aux autres) et les locaux de la ferme. On sait que les meuniers habitaient à proximité du moulin, ils étaient aussi fermiers et lorsqu'ils moulaient la farine des villageois, une redevance était perçue en nature. Là encore, on sait qu'une crue violente ferait disparaître à jamais les traces du travail de nos ancêtres.

Il est très difficile de prendre congé de ce lieu magique. La suite de l'itinéraire nous fait cheminer rive droite en passant par les vignes des Combes situées presque sous Quêt-en-Beaumont. Il restera à traverser le pont pour monter au Coin en passant par la Grange et abandonner ce fond de vallée torrentielle qui drainait autrefois toute l'économie de notre contrée.

Cette balade de découverte d'un patrimoine perdu a quelque chose de touchant. Elle peut permettre de comprendre en se plongeant dans leur environnement naturel de quelle manière vivaient les gens d'une autre époque à côté de l'eau du torrent la force motrice maîtrisée par les riches propriétaires qui dominaient la région.



La meule horizontale du moulin de Calvat.

L'écoulement parfois tumultueux du torrent a épargné le site. On peut s'approcher en faisant très attention de ne pas recevoir une pierre sur la tête. Au passage de la porte on découvre la machinerie avec un axe vertical avec ses engrenages et deux grosses meules de pierre en

quelques péripéties poursuive son travail de sape autour de la ferme. En empruntant la passerelle, on se retrouve rive droite en direction de Pâques, la piste monte d'abord et descend ensuite vers les Champines et les vignes encore cultivées. Pour accéder au moulin du

# Histoire de Corps

## De la préhistoire à nos jours

A 60 km au sud de Grenoble, la commune de Corps occupe une terrasse fermée par les alluvions déposées par les eaux de la fonte des glaciers quaternaires. Le Drac s'est enfoncé dans ces formations et coule dans une large et profonde vallée occupée aujourd'hui par le lac du Sautet. Tout autour, le cadre montagneux fait voisiner la proue de l'Obiou à 2790 mètres, limite septentrionale du Dévoluy, et les pentes liasiques de La Salotte, rebord du massif cristallin de l'Oisans.

Le premier habitat de l'homme sur le territoire de la commune semble avoir été la terre du Coin, hameau situé au confluent de la Sézla et de la rive droite du Drac. C'est là en effet qu'en 1973, Gérard Cardin devait découvrir un fond de cabane exceptionnellement riche en souvenirs protohistoriques, puisque les objets qu'il y a trouvés comportaient des restes de poteries, des amulettes et objets de bronze.

On peut dire que vers l'an 1300 avant JC, un homo sapiens particulièrement aventureux, fuyant peut-être les incursions meurtrières des premiers Celtes ou des hommes de la Tène I, a remonté le cours de



Le clocher et l'Obiou en hiver

l'Isère, puis celui du Drac jusqu'à se retrouver arrêté devant l'étranglement rocheux qui, aujourd'hui encore, porte le nom du Pont du Loup. Il s'est établi alors dans la vallée splendide qui s'étend en aval du Pont du Loup jusqu'au pont aujourd'hui englouti de St Brème et, pour se défendre des loups, des lynx et des ours qui infestaient alors la région, il s'est établi avec sa famille et quelques membres de sa tribu, sur les contreforts rocheux situés à l'ouest du Drac, l'actuelle terre du Coin.

Les générations passent, sans histoire mais non sans peine. Et lorsque les romains, au premier siècle avant JC, s'établissent en Gaule et en font une colonie romaine, ils redoutent ce pays des Allobroges « rude, sauvage et boisé », selon les expressions de Jules César et de Strabon. Ils y tracent cependant une route, d'ailleurs assez mal pavée sur l'ensemble de son parcours, qui relie Gap à Grenoble en suivant le Drac, avec embranchement vers Die, route qui n'a pas les honneurs de la Table des Peutinger, cette première carte Michelin de l'antiquité, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale de Vienne en Autriche ; route cependant dont on retrouve encore aujourd'hui de nombreux tronçons, soit auprès de l'usine électrique abandonnée sur la rive droite du Drac et du lac du Sautet, en aval du Pont du Loup, soit au pied même de l'Obiou, grimpant dans les bois entre l'usine actuelle du Sautet et Cordéac, route dont le pont englouti de St Brème est un témoin irrécusable, quoique actuellement invisible sous la surface des eaux domptées.

Cependant, dès la domination romaine, et peut-être sous les coups de hutoir des invasions barbares, un deuxième centre d'habitat



Gravure de Corps



allait bientôt se créer (s'il ne l'était pas déjà auparavant tellement sa situation est magnifique) : c'est celui d'Ambel, sur la rive gauche du Drac, où bientôt des maisons se construisent sur l'emplacement de l'église actuelle et du vieux château.

Lorsque Charles Martel divise la France entre ses grands capitaines après la bataille de Poitiers en 732, n'hésitant pas à s'approprier et à distribuer des propriétés ecclésiastiques, le territoire d'Ambel et de Corps (ce dernier nom, semble-t-il n'avait pas encore été donné) fut adjugé à un noble Seigneur de Provence dont le petit-fils allait devenir très célèbre : Saint Eldrade né entre 785 et 790, abbé de Novalaise en Italie au pied du Mont Cenis de 816 à 845.

Saint Eldrade, d'après sa première biographie en prose écrite vers 1120 par un moine italien, « fit bâtir au lieu de sa naissance à Ambel, une grande et magnifique église en l'honneur du prince des apôtres Saint Pierre, et la dota de riches ornements ». Auprès de cette église, il fit construire un nombre considérable de cellules pour y recevoir les pauvres et loger les malades nécessiteux.



Corps en 1931, sans le lac du Sautet

Or, l'église ainsi construite ne peut être ni celle d'Ambel dédiée à la Nativité de la Sainte Vierge, ni celle de Monestier d'Ambel dédiée à la Sainte Croix. Ce ne peut donc être que celle de Corps, aujourd'hui encore dédiée à Saint Pierre. Comme l'Eglise Catholique ne permet pour ainsi dire jamais le changement de patron d'une paroisse, cet argument historique est très fort pour faire, en pratique, de Saint Eldrade le fondateur de la Paroisse de Corps.



Les toits de Corps

Quant à l'étymologie de ce dernier mot, on voit, par tout ce qui précède, qu'il ne faut faire aucun cas de la légende accréditée auprès de quelques personnes selon laquelle ce nom viendrait d'un Corps d'armée romain qui aurait établi son camp sur notre commune. Il semble plutôt qu'il faille le faire descendre de mot latin *corvus* « corbeau » ou de son pluriel du moyen-âge *corvos*, qui par durcissement du V en B aurait donné *CORBS* puis *CORPS* ou même simplement *CORP*, nom sous lequel cette petite ville a été longtemps désignée.

La féodalité par ses marchandages, ses alliances, son amour des parchemins et son âpreté à posséder la terre, a été l'institution qui, après l'Eglise, a fait le plus pour nous laisser des souvenirs précieux sur nos origines. C'est ainsi qu'au 12<sup>ème</sup> siècle, au moment même où le moine italien cité ci-dessus louait Saint Eldrade d'avoir fondé Saint Pierre, la famille DE ROUX, seigneurs de Morges, faisait construire à l'Etat de Corps, près du ruisseau des Roures, au-dessus de la Combe de Lara, le grand château dont quelques bâtiments subsisteraient toujours (le grand mur longeant la rue Pertuisière par exemple). Pendant plus de 300 ans, cette famille va résumer en quelque sorte l'histoire de Corps. Suivons-la jusqu'aux guerres d'Italie sous François

1<sup>er</sup>. Un Raymond De Roux de Corps suivit le Roi Saint Louis à la croisade de 1248. Il eut pour successeur Etienne De Roux, sénéchal en 1232, père de Hugues De Roux, vivant en 1300, qui eut pour fils Etienne II de Roux, juge du Dauphiné, docteur es Lois, père de Jacques de Roux, conseiller du Dauphin Humbert en 1345, père de Jean de Roux, noble de Corps, décédé en 1400, père de Antoine de Roux, châtelain de Corps qui acheta en 1396 la mistrallerie de Corps et de Beaumont. Il fut le père de Jean II de Roux, qualifié de noble dans une donation à son fils qui suit : Jean III de Roux, qui épousa en 1470 Cécile de Comboucier dont il eut quatre fils (deux d'entre eux furent religieux à Ambel à la fin du 15<sup>ème</sup> et au début du 16<sup>ème</sup> siècle), auquel succédèrent Simon de Roux, châtelain noble de Corps en 1496-1497, et Jean de Roux, châtelain de Corps en 1512, qui se distingua à Marignan (1515) et qui, après avoir eu trois fils, mourut le 25 décembre 1522 et fut enterré dans l'église de Corps, dans le tombeau de ses ancêtres.

Entre temps, le village de Corps qui ne comptait encore en 1400 que 19 feux ou maisons soumises à l'impôt, s'accroissait et voyait se fortifier sa personnalité civile.

Mais à la fin du même siècle, un événement important allait faire

entrer Corps dans la grande histoire, car le 30 août 1494, le roi Charles VIII y assistait à la messe avec son armée, à son passage vers les guerres d'Italie où il remporterait tant de victoires (1494-1495) pour ensuite aller dîner à Saint Bonnet, et en repartir pour les Alpes qu'il franchirait peu après (septembre-octobre 1494).

Cet événement important donna un coup de fouet à la vitalité de Corps et fut à l'origine d'une véritable manie de la construction qui commence à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle et s'étend à tout le 16<sup>ème</sup> siècle. De ce temps là datent les maisons les plus vénérables de notre localité, celles que les municipalités successives devront sauver à tout prix.

D'abord, le château amplement réparé entre 1496 et 1505 dont il reste le bloc massif situé entre les rues Pertuisière et du Portail. Citons aussi le vieil hôpital (rue de l'Hôpital, au bout à droite) dont la façade s'orne du plus ancien écusson en pierre que possède notre cité. De la même époque datent les deux maisons qui ornent la place Grenette (maison Barbe-Bayle et maison Berger).

Toutes ces constructions et d'autres encore qui depuis ont disparu, allaient devoir affronter deux éléments parmi les plus destructeurs : les guerres et les incendies.

Les guerres de religion, qui devaient se déclencher après la prise protestante, allaient en effet causer d'intenses ravages à Corps. C'est le 12 octobre 1562 que les protestants arrivèrent pour la première fois à Corps, venant de Sisteron. Refoulés ce jour-là par le Sire de Vinay, ils passèrent vers Mens où ils s'établirent. Peu après cependant, notre ville fut prise, puisque Lesdiguières était à Corps lorsqu'il fut choisi en 1563 comme chef des protestants. En 1570, les remparts, fort abîmés, furent reconstruits. C'est alors que le Sire Monestier de La Mure avec 4000 hommes assiégèrent Corps, avec plusieurs canons. Mal leur en pris, car au moment de l'assaut général, Monestier fut tué et ses troupes se retirèrent dans la direction de Grenoble. C'est à ce siège de 1570 que Lesdiguières usa d'un stratagème bien connu : dans la nuit qui suivit, il dispersa quelques



La Halle de la place Grenette

dizaines d'hommes sur les pentes de Boustigue, accompagnés de chèvres nombreuses dont les cornes portaient des torches enflammées. Les troupes catholiques, pendant que Lesdiguières recevait des renforts nombreux cette nuit-là, levèrent le siège dès le lendemain. En 1574 cependant, les catholiques reprenaient Corps, profitant de ce que Lesdiguières se trouvait au siège de Mens. Mais celui-ci envoyait une centaine d'hommes qui reprurent la ville. Les derniers à se rendre furent quarante hommes qui se retranchèrent dans la tour de la prison (du château, c'est à dire l'actuelle maison Hostachy) et firent honorable composition.

En 1575, pendant que Lesdiguières se trouvait au siège de Grenoble, « le capitaine catholique Lescuyer s'empara de Corps par surprise, s'y fortifia et prit le château d'Ambel ». Mais deux ans après, le 29 août 1577, Lesdiguières reprend Corps pour la troisième fois ; c'est le cinquième siège que la ville a subi en quinze ans, sans compter les tentatives frustrées et cependant destructrices. Ambel on a subi sept ou huit dans le même temps, chaque fois la garnison a été égorgée.

On devine l'état de délabrement où se trouvaient les maisons. On se mit donc à les reconstruire, en édifiant sur les fondations existantes. Ces malheurs avaient au moins eu l'avantage de prouver l'importance de Corps comme position stratégique. Aussi la ville fut-elle abondamment repeuplée, et en 1685, il y a à Corps 223 maisons et 1200 catholiques.

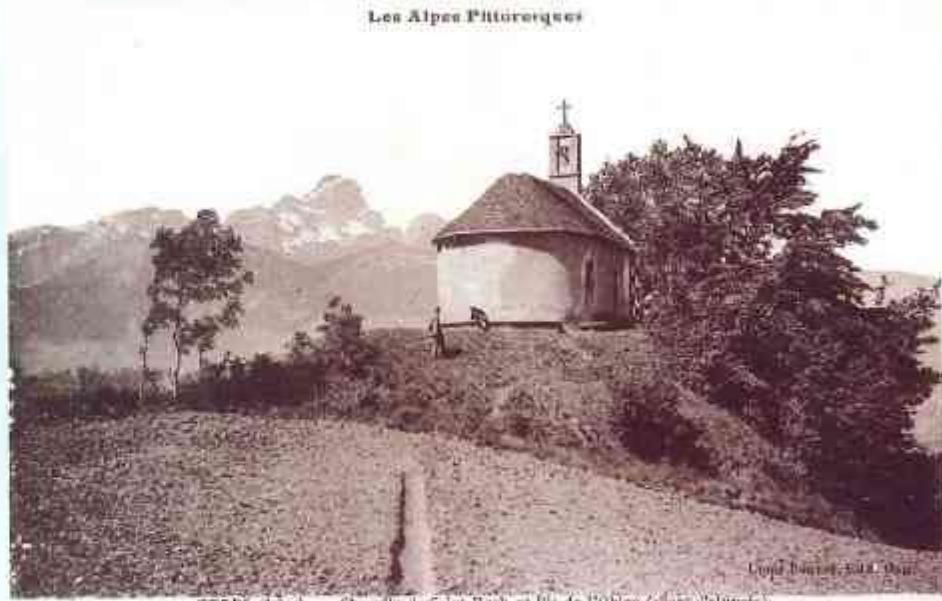
Elle devait cependant être à nouveau occupée et saccagée pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg en 1692.

Le deuxième ennemi de la ville devait être les incendies. On en compte trois très désastreux aux 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles : ceux de 1709, 1768 et 1821. Ce dernier fut le plus destructeur : une demi-douzaine de morts, la halle du marché, le four banal et la caserne de gendarmerie incendiés. Deux cent quatre maisons, l'hôpital, le presbytère, l'église brûlés. Les deux tiers de Corps réduits en cendres car la plupart des toits étaient en chaume. Tout cela, par l'imprudence d'une femme qui avait abandonné sur le feu une poêle pleine d'huile et qui fut la première victime.

Le 1<sup>er</sup> février 1790, le nouveau Maire de Corps expose que le Dauphiné a été divisé en trois départements, et Corps ne fait partie d'aucun. Corps doit décider de son appartenance à l'un ou l'autre des départements et choisit l'Isère, ses intérêts résidant à Grenoble et la route de Grenoble étant plus sûre que celle de Gap. 200 électeurs signent cette délibération. Le 7 septembre de cette même année, l'assemblée demande à ce que les limites des départements de l'Isère et des Hautes-Alpes soient fixées avant d'entamer les travaux nécessaires après que les routes furent ravinées par les grandes pluies. L'année suivante, le ruisseau emporte le Pont du Moulin et la route est coupée. Un événement a marqué le début du 19<sup>ème</sup> siècle puisque, en mars

1815, Napoléon revenant de l'île d'Elbe, s'était arrêté à Corps et y avait passé la nuit. Quarante ans après, en 1853, le Conseil Municipal se rappelait avec émotion la déclaration solennelle du grand Empereur « Habitants de Corps, je suis heureux au milieu de vous, songez à moi dans vos besoins. » Et voici soudain qu'un événement imprévu allait rendre Corps célèbre dans le monde entier. Le nom du village allait bientôt courir de bouche en bouche sous toutes les latitudes. On en parlerait en Italie, en Espagne, aux États-Unis, à Madagascar, en Birmanie, aux Philippines... Le 19 septembre 1846, deux enfants de Corps, Maximin Giraud et Mélanie Calvat déclarèrent qu'ils avaient vu la Sainte Vierge sur la montagne de La Salette. L'effet fut aussi imprévu que grandiose. En un seul mois (septembre 1847), on voyait passer plus de cinquante mille personnes. Puis une basilique se construisait et tous les matériaux devaient passer par Corps. D'illustres personnages, des cardinaux, des évêques, des aristocrates, et aussi d'humbles paysannes ou de solides ouvriers, se côtoyaient dans ses rues encombrées. Un futur pape devait même y passer : le cardinal Roncelli, futur Jean XXIII. Aujourd'hui, cette agitation s'est calmée : le fleuve a été endigué, et depuis que la route d'accès au Sanctuaire a été élargie, beaucoup de pèlerins de La Salette ne posent même plus leurs pieds dans les rues de Corps.

Cependant, le tourisme reste la carte majeure de Corps, grâce au lac du Sautet depuis 1935, date où le barrage a été mis en eau, et grâce à une nature qui garde encore en beaucoup de lieux sa pureté originale. Comme toutes les grandes constructions, celle du barrage du Sautet a connu une grande catastrophe lorsque le rocher est tombé, emportant avec lui des dizaines de travailleurs dont la plupart restèrent ensevelis sous les gravas. C'étaient pour la plupart des étrangers, italiens en grande majorité, et on ne trouve guère de trace officielle de cet accident. L'un de ces ouvriers fut enterré à Corps. Le lac fut encore le théâtre, en 1945, d'une autre catastrophe, avec le naufrage



Les Alpes Pittoresques

### La Chapelle St. Roch

de la barque, le 16 septembre, qui assurait la liaison entre Corps et Ambel, faisant 20 victimes. La presse, cette fois, se fit largement l'écho de cette tragédie. Les victimes revenaient d'une fête à Ambel. En 1944, la libération de Corps de l'occupation allemande fut un évé-

moins de 500 habitants, mais la population triple au moins l'été, grâce à l'afflux des maisons secondaires et des touristes, attirés par le lac et la montagne. L'histoire de notre village ne s'arrête pas là. Souhaitons qu'elle continue encore et encore, pendant de très longues années...



L'Obiou et le lac du Sautet

nement que les anciens gardent encore en mémoire. Un Corpatus avait été fusillé par les Allemands sur la route de La Salette. Aussi, quand les chars passèrent sur les Fossés ce 22 août 1944, la foule était en liesse, comme dans tous les villages et villes que la troupe allait ensuite traverser.

Il y eut ensuite la catastrophe de l'Obiou, avec le crash de l'avion canadien le 13 novembre 1950. Aucun survivant pour ces pèlerins revenant de Rome, tous (sauf un) enterrés à La Salette. Aucune explication non plus très convaincante pour cette catastrophe qui a fait 58 victimes. Quatre ans auparavant, le 29 août 1946, un avion américain s'était lui aussi écrasé sur l'Obiou. Aujourd'hui, Corps compte un peu



La libération de Corps

## Sur les pas de Napoléon

**D**imanche 26 février 1815, Napoléon quitte l'île d'Elbe sur l'Inconstant. La flottille impériale se compose de six navires qui mettent le cap sur Golfe-Juan où ils arrivent le 1er mars. Le but : renverser la monarchie constitutionnelle de Louis XVIII. Pour éviter les troupes de Marseille, Napoléon décide de rejoindre Grenoble à partir de Grasse en traversant les Alpes par Digne et Sisteron.

soirée du 6 mars. Napoléon loge à l'hôtel du Palais à l'entrée du bourg. Cambonne dans la nuit pousse jusqu'à La Mure où « place nette est faite ». Partie à pied ou en charrettes, l'avant-garde reprend la route de bonne heure vers Laffrey. Dans une calèche, Napoléon suit de très près. Il fait son entrée à La Mure vers 11 heures. Il traverse vers 13 heures Pierre-Chatel, où la population s'est massée sur la route, et arrive à Laffrey.

Sur la vaste prairie où se trouve aujourd'hui la statue de Napoléon à cheval, l'Empereur ouvre sa redingote et s'écrie : « Soldats, s'il en est un parmi vous qui veuille tuer son Empereur, me voici... » Malgré l'ordre de feu donné par Randon, un seul cri jaillit : « Vive l'Empereur ! » Les soldats du roi piétinent leurs fleurs de lys et les cocardes tricolores jaillissent sur toutes les poitrines. C'est le premier ralliement de masse, suivi d'un autre quelques heures plus tard, après la traversée de Vizille où la foule est immense, à

Brié-et-Angonnes, vers 18 heures. Entre Brié et Tavemolles, l'Empereur reçoit le ralliement du colonel Charles de La Bédoyère, à la tête du 7ème régiment de ligne, qui va lui permettre de rentrer le soir même dans Grenoble. Le temps de se restaurer à l'auberge de la Mère Vigier, de prendre un bain de pieds au passage à Eybens, et c'est vers 21h30 l'entrée triomphale dans Grenoble par la porte de Bonne.

« Avant Grenoble, j'étais aventurier, à Grenoble, j'étais prince. Dauphinois, vous avez rempli mon attente. » Durant son séjour, Napoléon rédige ses premiers décrets impériaux. Investi par le peuple, il gouverne de nouveau.

Le jeudi 9 mars, Napoléon quitte Grenoble en début d'après-midi et se dirige vers le bas Dauphiné par Voreppe, Moirans, Rives, Bourgoin. Le 10, il reçoit le renfort de deux bataillons d'infanterie de Chambéry et repart vers La Verpillère et Lyon.



Napoléon en 1942

Venant de Gap, la colonne composée de plus de 10000 personnes (grognards, paysans et habitants du secteur) arrive à Corps, tard dans la

## Le siège de Corps par Lesdiguières en 1570

**C**e matin là, la ville de Corps était en émoi. Des marchands qui venaient du Valgaudemar avaient raconté que Lesdiguières attaquerait la place ce jour même. Les Corpatus étaient d'autant plus attristés que leur gouverneur était parti pour La Mure voir le Duc de Mayenne et convenir avec lui de la résistance qu'il serait opportun de faire à Lesdiguières en cas de nouvelle attaque.

La garnison, qui ne se composait que de 50 hommes, arma les bourgeois et mit des sentinelles tout le long du chemin de ronde, car nul ne savait d'où viendrait Lesdiguières, tant il était maître en tromperies et ruses. Le ravin de la Sézia et celui de Lara, très en pente, forment de bonnes défenses naturelles. Le côté de la montagne était assez mal défendu par une muraille sans courtine ni créneaux. Mais tout le monde pensait que c'était inutile car l'accès de ce côté était très difficile avec des sentiers escarpés plus



L'arrivée des chèvres par la porte de Lara

propices aux chèvres qu'aux hommes armés.

La nuit devenait noire, et Lesdiguières n'était pas encore apparu. Bientôt, une sentinelle signala des feux en grand nombre qui avançaient sur la montagne, au-dessus des portes de Lara. Ce ne pouvait être que des soldats de Lesdiguières qui tenaient allumées des mèches sur leur arquebuse, et

on dénombrait une centaine de feux. Une autre sentinelle arriva pour dire que d'autres feux semblables étaient en grand nombre vers le pied de ville du côté de la Sézia. La nouvelle glaça de terreur les défenseurs de la place. On comparait ces feux au Diable pour pouvoir se déplacer dans de pareils endroits avec des arquebuses sans tomber dans le précipice.

Alors que chacun se posait ces questions, le son d'une trompette retentit à la porte de Lara. C'était un héraut d'arme de Lesdiguières qui parla ainsi : « Bonnes gens de Corps, avant de vous donner l'assaut avec ses nombreuses troupes, le sire Lesdiguières vous somme de lui ouvrir vos portes pour qu'il établisse sa garnison dans votre ville. Il vous respectera, vous et vos biens, si personne ne lui résiste ; mais s'il se voit contraint d'utiliser la force, chacun de vous sera pillé et brûlé. Donc, si avant une heure, vous n'avez pas rendu vos armes, il faudra

que vous vous défendiez selon vos moyens. »

Presque aussitôt, les portes furent ouvertes. Les gens de Corps s'en remettaient à Lesdiguières pour leur sûreté et la conservation des biens et des personnes. Lesdiguières entra dans la ville à la tête de seulement vingt archers, et reçut la soumission de tous les Corpatus.



Le quartier de Lara en 1946

Quant à la garnison, elle s'était enfuie par l'autre porte pour avertir le gouverneur et le duc de Mayenne que Lesdiguières avait investi la place à la faveur de la nuit avec des troupes si nombreuses qu'elle-même avait eu du mal à s'échapper. On alla ensuite chercher les troupes qui avaient aidé à s'emparer de la ville. Bientôt, on vit entrer dans Corps, marchant en bon ordre... un gros troupeau de boucs et de chèvres du Valgaudemar ! ces bêtes avaient une mèche enduite de graisse attachée au bout de leur corne, dont la plupart était encore allumée. Les chèvres furent mises à l'étable pour y passer la nuit avant d'être rendues à leur maître.

Les Corpatus s'étaient rassemblés, émerveillés et attristés, en voyant quels étaient les soldats qui les avaient effrayés au point de les empêcher de faire de la résistance.

## Le chemin de fer entre La Mure et Corps

Les mines de La Mure étaient les plus importantes des Alpes françaises. Le développement de la production ne faisait qu'aug-

menter les difficultés rencontrées dans l'acheminement du charbon par la route. Ces difficultés incitèrent à la construction, entre 1882 et 1888 du chemin de fer de St Georges de Commiers à La Mure, considéré à l'époque comme « l'un des travaux les plus grandioses que l'imagination humaine n'ait jamais osé rêver ». Le train est inauguré à La Mure, terminus de la ligne, en août 1888. En 1892, les missionnaires de La Salette forment le projet de faire construire, aux frais de leur communauté, un chemin de fer d'intérêt local de La Mure à Valbonnais et au Beaumont, une ligne de plus de 34 kilomètres, dont 19 en pleine montagne, qui aurait dans sa dernière partie, gravi par crémaillère le mont Gargas pour atteindre La Salette à l'altitude de 1700 mètres. Ce projet est soumis à l'enquête d'utilité publique le 1er février 1893. Il rencontre une très violente opposition de la part des conseillers municipaux de Corps et de nombreuses communes de la région, dont La Mure. Des pétitions circulent. Les opposants au projet estiment que la ligne évite les communes importantes et mérite le nom de « chemin de fer d'intérêt privé de La Mure à La Salette », parce que destinée à desservir avant tout le pèlerinage pendant les quelques mois d'été et l'usine des ciments Pelloux de Pont-du-Prêtre.

Un projet modifié desservant Corps est ensuite élaboré, mais n'aboutit pas. Quelques années plus tard, le projet est repris au compte de l'Etat, mais avec un tracé tout différent qui devient définitif en 1910.

Les travaux entrepris avant la première guerre mondiale se poursuivent pendant la guerre, avec l'aide d'équipes de prisonniers allemands. Le nouveau tracé est très sinueux et très souvent en bordure de route



L'arrivée du train en gare

car l'insuffisance de crédits ne permettait pas de faire mieux. Une pente excessive a rendu impossible le franchissement de La Bonne à Pont-Haut. La voie part de la gare de La Mure, traverse la ville par la rue du Breuil et, en longeant la route de Nantes en Rattier, atteint Rolzon puis emprunte le viaduc de la Roizonne et, après Siévoz, celui de La Bonne avant de rejoindre la RN85 aux Egats. Les déclivités sont impressionnantes entre le Pont-du-

servi par la ligne tracée en accotement le long de la route Napoléon. La cérémonie officielle d'inauguration de la section se déroulera le 18 juin 1932. Les trafics de voyageurs et de marchandises peuvent alors fonctionner. Entre La Mure et Corps, seize gares ou stations s'échelonnent sur le parcours. Les automotrices sont électriques. Les machines ne peuvent remorquer plus de cinq wagons chargés. Il fallait 1h30 pour faire le parcours La Mure-Corps.

Après une quinzaine d'années d'exploitation, la section sera définitivement fermée le 15 mai 1949. Le tronçon à forte rampe Corps-Gap, d'une longueur de 48 km est alors abandonné, bien que les travaux de construction de bâtiments de gare et d'ouvrages d'art aient été bien avancés, dont un viaduc près du col Bayard. Dès la mise en exploitation de la ligne, un important trafic de matériaux pour l'aménagement hydroélectrique du Drac était assuré, mais ces transports n'apportaient pas un trafic régulier. C'est pourquoi dès avril 1938, le plan de coordination des transports routiers stipulait que les trains de voyageurs de la section La Mure-Corps devaient être remplacés par des services routiers, ce qui fut fait en octobre 1946, à l'exception des trains de marché (lundi à La Mure et jeudi à Corps) et des trains de pèlerins.

En 1948, les travaux d'aménagement du Drac étaient terminés. Le trafic de marchandises à prévoir pour l'avenir était réduit aux simples besoins des populations des deux cantons (2815 habitants pour Valbonnais, et 2979 pour Corps). De plus, l'usine des ciments Pelloux était fermée. Le lundi, on comptait 150 voyageurs entre Corps et La Mure et 100 passagers entre Valbonnais et La Mure, et le jeudi seulement 100 voyageurs à destination de Corps. Le parc automobile permettait facilement de transporter ces voyageurs par route, et les trains de pèlerins étaient rares (9 en 1947). Or, les frais d'exploitation et d'entretien de la ligne étaient élevés. La ligne comptait une quinzaine d'agents.

Pour toutes ces raisons, les recettes ne couvraient pas la moitié des dépenses, et la ligne avait besoin de grosses réparations, la voie étant soumise aux poussées du terrain en mouvement. Malgré de nombreuses protestations et manifestations, l'exploitation de la section fut définitivement abandonnée en 1949, et la ligne déclassée en 1952, après seulement 17 ans de service.

Jane Berger a souvent emprunté la ligne dans sa jeunesse, elle se souvient : « J'étais à l'école à Grenoble et les retours à Corps en fin de semaine étaient comme aujourd'hui, naturels. La raison supplémen-



L'automotrice devant le Farot

Prêtre et Valbonnais.

Contrairement au projet initial, la ligne ne sera pas prolongée jusqu'à Gap, mais s'arrêtera à Corps. Les difficultés ne manquent pas. C'est ainsi que le projet de traverser La Mure en tunnel sous la colline du calvaire n'ayant pas été retenu, l'ancienne église de 1606 sera tronquée pour implanter la voie, et les rails posés en pleine rue du Breuil, très en pente, entraînent de fréquentes chutes de cyclistes.

L'infrastructure et la voie de section de La Mure à Valbonnais est la première achevée, mais son exploitation définitive n'est pas encore possible car l'usine génératrice de courant et l'équipement électrique ne sont pas terminés. Pour permettre d'ouvrir rapidement la voie au trafic de marchandises, on étudie la possibilité d'utiliser des locomotives à vapeur. En effet, à cette époque fonctionnait au Pont-du Prêtre l'usine des ciments Pelloux dont la direction pense utiliser la section entre Valbonnais et la Mure. En 1924, les ciments Pelloux s'engagent à assurer l'acheminement des marchandises entre Valbonnais et La Mure, ainsi que l'entretien de la voie. On ouvre alors le trafic de marchandises sur cette partie de la ligne.

Après Valbonnais, Corps sera des-



La gare aujourd'hui

taire qui nous poussait au retour était le ravitaillement en nourriture ; en effet, pendant la deuxième guerre, la pénurie alimentaire gagnait les villes. Le seul moyen de transport à l'époque était le train d'abord à vapeur puis électrique. L'intérêt de ce train est qu'il roulait quel que soit le temps et l'épaisseur de neige. Les voyages étaient des expéditions de plus de quatre heures, mais à l'époque, personne n'était pressé. Souvent, on chargeait nos vélos dans le train, et on redescendait le dimanche à Grenoble en vélo. La locomotive tirait deux wagons de voyageurs et deux de marchandises. Les bancs étaient en bois, et le train jamais en panne. On embarquait le samedi à quatre heures. La première difficulté était située dans la montée sous la Motte d'Aveillans, sur les viaducs qui dominaient les gorges du Drac, la locomotive était à bout de souffle, c'était impressionnant. A La Mure, le train passait au milieu de la route. La descente du Breuil ressemblait à un vrai toboggan, les rames grinçaient à chaque instant. Puis on découvrait notre région, plus belle que jamais. On s'arrêtait dans toutes les gares. Imaginez le temps passé : le ralentissement de la locomotive, l'arrêt, le déchargement des marchandises et voyageurs, le chargement, le démarrage, l'accélération et le ralentissement à nouveau pour l'arrêt suivant jamais très loin du précédent. A Corps, monsieur Mistral nous accueillait, il était près de 10 heures du soir, le quai était plein, c'était l'effervescence comme dans toutes les gares...

## L'Apparition de La Salette Les témoins de l'Apparition

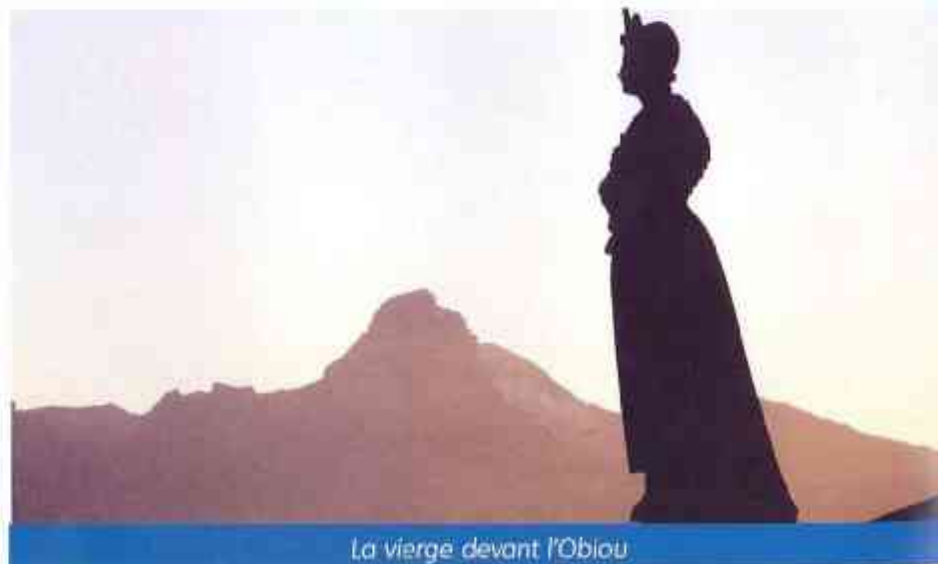
**P**ierre-Maximin GIRAUD est né à Corps le 27 Août 1835. Le 19 septembre 1846, jour de l'Apparition, il avait donc onze ans. Son père était charron à Corps, et sa mère étant décédée, il grandissait sous la tutelle d'une belle-mère. Il était d'une grande ignorance. N'ayant jamais fréquenté l'école, il ne parlait que le patois de Corps et ne comprenait que quelques mots de français. Son père avait mis trois ans à lui faire apprendre le Pater et l'Ave Maria. Mais Maximin n'était pourtant pas dépourvu d'intelligence, il était seulement incapable de garder une attention soutenue. Il ne rêvait que d'amusement et il s'échappait même de la messe et du catéchisme pour aller jouer sur la place avec d'autres enfants.

Le 13 septembre 1846, Pierre Selme vient demander au père de Maximin de le lui prêter pour quelques jours. Il voulait lui confier la garde de son troupeau de vaches, en attendant que son berger malade soit rétabli. Le 14 septembre, Maximin quitte donc Corps pour la première fois de sa vie, pour rejoindre La Salette.

Pendant quelques jours, Maximin est surveillé par Pierre Selme ou sa femme qui craignaient que Maximin ne laisse précipiter le troupeau dans le ravin. Le vendredi 18 septembre, Pierre voit Maximin jouer avec Mélanie CALVAT, qui gar-

dait les vaches de Jean-Baptiste Pra. Née à Corps le 7 novembre 1831 de parents pauvres et d'une famille nombreuse, Françoise Mélanie CALVAT-MATHIEU dut quitter jeune la maison paternelle pour garder les troupeaux d'un maître. En mars 1846, elle entra au service de Jean-Baptiste Pra, propriétaire aux Ablandins. Au moment de l'Apparition, elle avait près de quinze ans et elle savait à peine faire le signe de croix ; elle n'allait que rarement à l'église ; Dotée d'aucune mémoire, elle ne put faire sa première communion que lors de sa dix-septième année. Très timide, elle osait à peine répondre aux questions qu'on lui adressait.

Maximin avait six ans seulement quand Mélanie, âgée de dix ans, quitta le bourg de Corps. Ces deux enfants ne se connaissaient donc pas. Ils se sont vus pour la première fois quand Maximin est arrivé aux Ablandins. Le 18 septembre, ils passèrent ensemble une partie de la journée et convinrent de se retrouver le lendemain pour garder leurs vaches sur la montagne du Planeau.



La vierge devant l'Oblou

## L'Apparition du 19 septembre 1846

C'est un samedi, jour consacré à honorer la Sainte Vierge. Les deux jeunes bergers se rendent le matin sur la montagne, conduisant chacun quatre vaches. Vers 11h30, Pierre Selme appelle Maximin pour lui dire d'aller faire boire ses vaches ; Mélanie se joint à Maximin pour prendre la direction du ravin, à l'ouest du Planeau, qui le sépare du Gargas. Là jaillissait une source qu'on appelait La fontaine des Bêtes. Entendant l'Angélus, les enfants montent le long du ruisseau de La Sézia qui coule dans le ravin pour chercher un endroit propice pour prendre leur repas. Ils arrivent près d'une fontaine dont le lit est à droite du ruisseau. La fontaine étant tarie, les enfants montent un peu plus haut, à gauche du ruisseau, pour tremper leur pain durci par la chaleur de la journée. Après le repas, les enfants s'endorment. Vers deux heures et demie, Mélanie réveille Maximin pour aller voir leurs vaches couchées sur le versant du Gargas. A peine ont-ils fait quelques pas que Mélanie aperçoit soudain devant elle une clarté éblouissante. Cette lumière remplit le ravin et semble faire pâillir celle du soleil.

La lumière s'entrouvre alors et laisse voir une « Belle Dame » environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde. Cette Belle Dame (comme l'ont appelée les bergers) est assise sur une pierre, ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine, ses coudes sont appuyés sur ses genoux et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur. A ce spectacle, Mélanie est saisie de frayeur et laisse tomber son bâton. Maximin, lui aussi effrayé, invite sa compagne à garder son bâton pour pouvoir se défendre au besoin.

Alors, la Belle Dame se lève, croise les mains sur sa poitrine, et d'une voix douce dit : « Avancez mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

Elle s'avance ensuite vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, et les enfants, rassurés, s'empressent de descendre à sa rencontre ; Ils traversent le ruisseau et viennent se placer tout près d'elle, Mélanie à sa droite et Maximin à sa gauche, mais tous deux devant elle et dans la lumière qui l'entourne.

## Le discours de la Sainte Vierge

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit alors la Belle Dame en versant d'abondantes larmes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon fils, il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, qui n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres. Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder, c'est ça qui appesantit tant le bras de mon fils. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon fils.

Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre, vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire quand vous en trouviez tant de gâtées, que vous juriez, vous mettiez le nom de mon fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël, il n'y en aura plus. »

Jusque là, la Belle Dame a parlé le français. Or, les deux bergers ne le comprenaient pas. La belle Dame reprit alors : « Mes enfants, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprend alors en patois : « Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront, ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine. Avant que ne vienne la famine, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront, les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises, les raisins pourriront. »

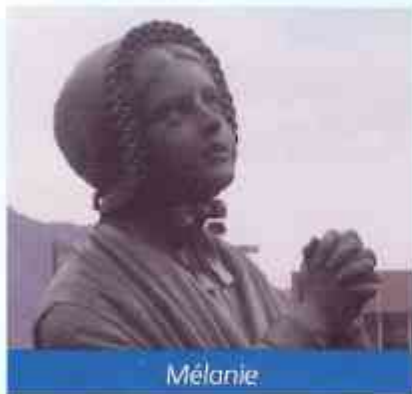
Après ces mots, la Belle Dame



La Vierge



continue à parler. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Puis la Vierge poursuit en patois, de manière à être entendue par les deux bergers,



Mélanie

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres. » Puis elle demande aux bergers s'ils font bien leur prière, et les bergers répondent qu'ils la font bien peu ; « Ah! Mes

enfants, il faut bien la faire, soir et matin. Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été, et l'hiver, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le Carême ils vont à la boucherie comme des chiens. « N'avez-vous jamais vu le blé gâté mes enfants ? » Devant leur réponse négative, elle s'adresse à Maximin : « Mais vous mon enfant, vous devez bien en avoir vu une fois, vers la terre du Coin avec votre père. Quand vous étiez encore à une demi-heure de Corps, votre père vous a donné un morceau de pain et vous a dit : Tiens mon enfant, mange encore du pain cette année, je ne sais pas si le blé continue encore comme ça. » Maximin effectivement se souvenait de ces paroles,

Puis, la Sainte Vierge termine en français : « Eh bien mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Puis, s'éloignant des deux bergers, elle traverse la Sézia. Au

milieu du lit du ruisseau, elle pose ses pieds sur une pierre. Elle leur répète ensuite une deuxième fois sans se tourner vers eux « Eh bien mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ». Puis elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement : elle glisse au-dessus de l'herbe qu'elle effleure à peine. Les enfants la suivent, Mélanie la devance même un peu. Dès qu'elle est parvenue sur le plateau, la Vierge s'élève à la hauteur d'un mètre cinquante environ, reste un instant suspendue en l'air, tourne ses yeux vers le ciel, puis les abaisse vers la terre.

A cet instant, son regard rencontre celui de Mélanie qui se trouve en face d'elle. Les bergers ont alors l'impression qu'elle se fond, chaque partie de son corps disparaissait petit à petit, pour ne laisser qu'une grande clarté.

## Les bergers après l'Apparition

Le soir du 19 septembre, les deux bergers ramènent leur troupeau aux Ablandins et racontent à leur maître ce qu'ils ont vu. La mère de Jean-Baptiste Pra verse alors des larmes. La nouvelle se répand dans le hameau. On accourt près des deux

bergers, on les questionne jusqu'à une heure avancée de la nuit. Certains les croient, d'autres hésitent, mais tous sont frappés de voir ces deux bergers si ignorants répéter en français une partie du discours qu'ils disent avoir entendu.

On conseille aux enfants d'en parler au curé dès le lendemain.

Le dimanche, avant la messe, les deux enfants se rendent donc au presbytère. Le prêtre après les avoir écoutés, leur dit en pleurant qu'ils avaient vu la Sainte Vierge.



Le curé raconta dans son sermon le récit des bergers, tout en pleurant : le même jour, Pierre Selme accompagna Maximin chez son père. Le soir, le Maire de La Salette va voir Mélanie pour lui demander de ne plus raconter son histoire qui jette le trouble dans sa commune. Mélanie refuse, avec un sang froid qui étonne le Maire.

De son côté, Maximin raconte son histoire à Corps. Puis, les deux enfants sont séparés pendant trois mois. On essaye alors de chaque côté de surprendre des contradictions dans leur discours. Mais jamais les enfants ne modifient leur récit. A Noël, Mélanie rejoint Maximin chez les religieuses de Corps. Ils se retrouvent avec indifférence, et on découvre alors la diversité de leur humeur. La Supérieure évite de leur parler de l'Apparition. Toutes les tentatives faites pour découvrir une fable ou une imposture n'ont abouti qu'à en établir la certitude et la vérité. Tel a été en particulier le résultat de l'Interrogatoire que le juge de paix de Corps et le greffier ont fait subir séparément à Mélanie et Maximin le 22 Mai 1847. Le Procès-Verbal fut envoyé au Parquet de Grenoble et le ministère public s'en tint là, reconnaissant sans doute l'impossibilité d'expliquer par une imposture le fait de La Salette.

Après l'Apparition, Maximin dit à Mélanie

« La Belle Dame a bien tardé de parler. Je lui voyais remuer les lèvres, mais que disait-elle ?

Je ne peux pas te le dire, répondit Mélanie, elle me l'a défendu. Elle m'a dit quelque chose à moi aussi, mais je ne veux pas te le dire non plus. »

C'est comme cela que les enfants connurent l'un et l'autre qu'ils avaient chacun reçu un secret. Ils gardèrent ce secret pendant cinq ans.

En mars 1851, l'Evêque de Grenoble apprit que le Pape Pie IX souhaitait connaître le secret des enfants. Deux abbés se rendirent donc auprès des enfants pour tenter de les faire parler.

Mélanie résista longtemps. En juillet, ils écrivent eux-mêmes séparément leur secret dans une des salles de l'évêché de Grenoble, cachetèrent leur lettre en présence de témoins ecclésiastiques et laïques. La dépêche fut ensuite transmise à Rome. Le Saint Père lut d'abord le secret de Maximin. « Il y a ici la candeur et la simplicité d'un enfant » dit-il. Puis il prit connaissance de celui de Mélanie qui l'attrista : « Ce sont des fléaux qui menacent la France, elle n'est pas seule coupable, l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiements. »

## Les premiers pèlerins

**L**e bruit de l'évènement ne tarde pas à sortir des limites de Corps.

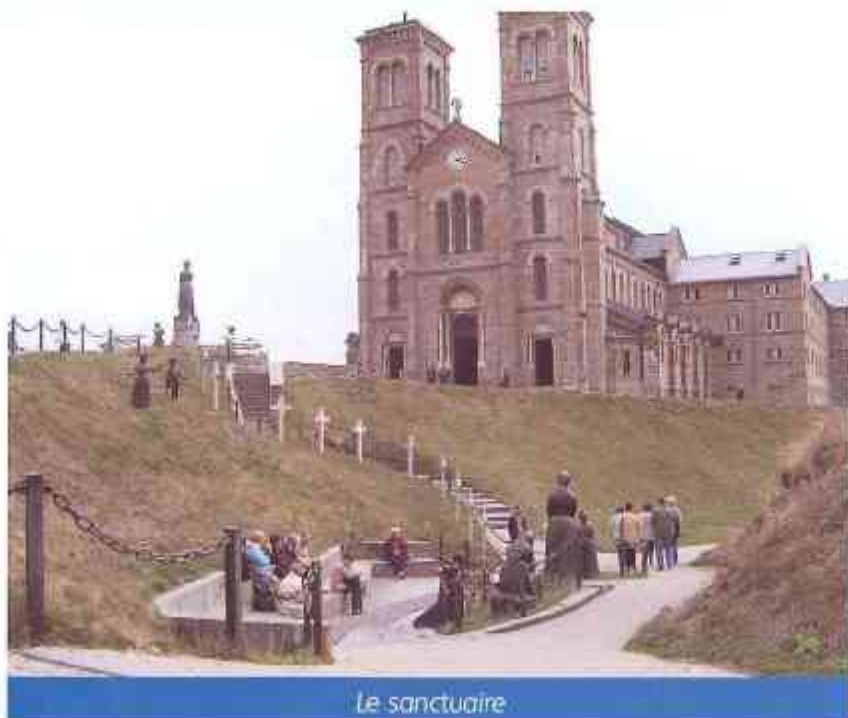
Il gagne le pays, puis le monde rapidement. Dès le 21 septembre 1846, plusieurs habitants de La Salette se rendent dans le ravin. Avec étonnement, ils constatent qu'une eau limpide jaillit avec abondance à l'endroit même où la Belle Dame était assise, alors que jusque là, l'eau n'avait coulé qu'à intervalles irréguliers, après de grandes pluies ou la fonte des neiges. Elle n'a depuis jamais tari et est devenue la Fontaine Miraculeuse.

Le premier miracle a lieu le 17 novembre, avec une femme qui, ne marchant plus depuis 22 ans qu'avec l'aide de béquilles, et couchée presque continuellement depuis sept ans, avait demandé à des Pénitents d'aller sur les lieux de l'Apparition faire des prières pour elle. Or, à l'heure même où les pénitents récitaient leurs prières, elle se lève seule, et se rend à l'église en marchant sans béquilles.

Le 27 novembre, 1500 personnes se retrouvent sur les lieux sous la neige, venant de Corps et des paroisses voisines.

Le 19 septembre 1851, l'Evêque de Grenoble fait paraître un Mandatement par lequel l'Apparition de La Salette est déclarée indubitable et certaine, autorisant dans le même temps le Culte de La Salette.

Le 1er mai 1852, on annonce la bénédiction solennelle de la première pierre du Sanctuaire qu'on entreprend de bâtir sur la montagne de l'Apparition. Le même jour, l'Evêque de Grenoble institue la communauté des Missionnaires de N-D de la Salette, destinée à être des gardiens du pèlerinage, et à faire connaître les enseignements de la divine Messagère. La cérémonie de la pose de la première pierre a eu lieu le 25 mai 1852, devant 1500 pèlerins.



Le sanctuaire

## Corps fait son cinéma

L'année 2002 a vu le tournage de deux films à Corps : « Petites Coupures » et « Mariées mais pas trop ». Le Petit Corpatus a logiquement consacré deux numéros à ces événements. Ce fut l'occasion d'obtenir des interviews exclusives de grandes stars du cinéma : Daniel Auteuil, Jane Birkin, Pierre Richard, Emilie Dequenne, Clovis Cornillac avaient à l'époque accepté de répondre à nos questions. Si aucun des deux films n'a connu un grand succès commercial, cela reste des moments inoubliables pour tous ceux qui ont vécu ces deux semaines de tournage dans nos rues.

### "Petites coupures"



Daniel Auteuil et Kristin Scott-Thomas pendant le tournage à La Salette

**En tournage dans notre région**  
L'évènement à Corps a été le tournage de « Petites Coupures », un film de Pascal Bonitzer avec Daniel Auteuil, Kristin Scott-Thomas, Ludivine Sagnier et Jean Yanne. Aucun film n'avait été tourné à Corps depuis 1946. On a vu pendant une dizaine de jours l'équipe de tournage (une cinquantaine de personnes) déambuler dans les rues de notre village. Une logistique impressionnante a permis au réalisateur de tourner dans divers lieux de notre région : au sanctuaire de ND de La Salette, à Pellafol, à Monestier d'Ambel, au bord du lac du Sautet, mais aussi dans les fêtes de Corps, transformée pour l'occasion en studio dans lequel

étaient reconstituées les ruines du château de St Firmin. Un grand coup de chapeau au chef décorateur et son équipe pour ce décor plus vrai que nature.

On a pu voir ainsi entre deux « moteurs » Kristin Scott-Thomas venant se renseigner à l'Office du Tourisme sur les promenades à faire dans la région qu'elle a jugée magnifique. Daniel Auteuil a découvert les remparts de Corps et les boutiques du village. La population a participé au tournage, notamment pour la scène de l'accident au bord du lac du Sautet. Les figurants ont pu se rendre compte de la difficulté à préparer le tournage pour une scène qui ne durera que quelques secondes dans le montage final : une voiture renversée sur le côté encore fumante, le camion des pompiers qui évacue un blessé, une file de voitures et de camions pris dans un embouteillage, et une quinzaine de personnes en attente sur la chaussée... Tout cela a été tourné de nuit, dans le froid et sous la pluie, avec l'éclairage artificiel de dizaines de projecteurs. On a pu constater la joyeuse pagaille de l'équipe technique, où tout semble improvisé, jusqu'aux dialogues jetés à la dernière minute dans les mains des acteurs... La scène est faite une dizaine de fois. Le réalisateur, calme et serein, laisse le soin à son équipe de régler les détails des costumes, de placement des figurants, de choix dans les voitures embouteillées, pour se concentrer sur les acteurs principaux et sa caméra,

installée sur des rails le long de la route. Des courageux sont venus se rendre compte du travail, debouts dans les champs. Les figurants, transis de froid, avaient du mal à entendre les paroles des assistants réalisateurs, mais la joyeuse ambiance et le fait de participer pour la première fois à un tournage ont fait passer ces sept heures de prise de vue presque aussi vite que les scènes tournées.

### Les fêtes à Corps

#### Les fêtes de quartier : le mariage

La fête du quartier du bas de Corps était une fête peu ordinaire à l'époque où les maisons étaient remplies de nombreuses familles. Avec un effectif de 40 garçons à l'école du haut et de 40 filles à l'école du bas, sans compter les bambins de l'école maternelle, les rues du village grouillaient de petites têtes blondes. Le thème de la fête l'année de la photo, était de réaliser un mariage avec la jeunesse du quartier. Marie Blanche Mathieu et Jean Pierre Dévoluy étaient les mariés et les autres couples les invités : garçons d'honneurs et demoiselles d'honneurs. Une organisation sans faille, avec une hiérarchie acceptée par tous. Madame Mathieu était Madame le Maire du quartier, une animatrice et une boute-en-train sans pareille. Chaque fois que l'oc-



la reconstitution du mariage

casation se présentait, par exemple un mariage, une naissance, des noces d'or, elle prenait les affaires en mains pour rajouter une fête à la fête afin que toute la population profite de l'évènement et partage avec les familles concernées ces instants de bonheur. Elle était secondée par Monsieur Evrard, Monsieur le Maire du quartier. Le Conseil Municipal du quartier était composé de tous les habitants du dit quartier qui avaient envie que les fêtes soient réussies. Il y avait toujours une belle cérémonie officielle pour chacun des événements. Certains profitaient de la situation et s'employaient à amuser tout le monde. « L'annexe de la Mairie » se situait place de la Liberté, souvent devant le café Rambaud à côté de la boulangerie, ou à l'intérieur en cas d'intempéries. Boire un « petit gorgeon » était indispensable et recommandé pour fixer à jamais ces moments festifs.

### Les fêtes religieuses : la fête Dieu et les reposoirs

A en croire les photos retrouvées dans une vieille boîte en ferraille, le jour de la fête Dieu était une journée particulière. A chaque prise de vue on installait un ou plusieurs enfants sur le Prie Dieu. Et des souvenirs il en reste quelques-uns, par exemple, les vases pleins de fleurs, rangés délicatement dans une pièce de la maison, y compris chez les voisins en attendant l'heure de l'installation sur le reposoir. Les ordres un peu secs lors de la mise en place de la décoration qui émanaient de la « chef du quartier » puisque les reposoirs étaient élaborés par quartier. Lequel allait remporter la palme dans le cœur des gens ? La compétition n'était pas avouée mais elle existait.



Le reposoir en 1962

La procession parcourait les rues de Corps. Le point de départ était l'église Saint Pierre et le premier reposoir visité était celui de la place Grenette organisé d'une main de fer par mesdemoiselles Robin et Julia Gagnière, qui habitaient la maison Barbe-Bayle, place Grenette. La procession suivait ensuite la route nationale et montait en direction des Fossés pour retrouver le reposoir décoré par mademoiselle Bernard Yvonne, la famille Marcou. Il était installé à côté du Barquier. Pendant la cérémonie la rue des Fossés était interdite à la circulation. Le troisième et dernier était installé place des Brebis. Madame Brunel et madame Dumas étaient les gérantes des lieux.

Ensuite le retour vers l'église s'effectuait par la Grand Rue.



La procession place des Brebis

Ces monuments dressés pour la fête dieu étaient tous aussi beaux les uns que les autres. Beaucoup participaient à leur réalisation, dans chaque quartier les préparatifs et le jour de la procession permettaient à tous de passer un joyeux moment de fête avec une ferveur religieuse un peu estompée de nos jours.

### Florilèges d'instant festifs d'hier

Les vogues d'antan rassemblaient toute la population locale et celle des villages voisins. Les transports ne permettaient pas les déplacements d'aujourd'hui. Les fêtes étaient organisées par et pour les habitants de Corps. Le jeu de l'anneau à cheval pouvait utiliser la totalité de la rue des Fossés sans créer d'embouteillage. La foule occupait toutes les terrasses qui servaient de gradins.

Plusieurs événements ont donné l'occasion de faire la fête, notamment lors des inaugurations du pont du Sautet, du barrage, de la gare et de l'arrivée du train à Corps.

Le défilé lors de l'inauguration de la gare ci-dessous en témoigne.



Inauguration de la gare

Les écoles participaient à la création de fêtes. Chaque fin d'année scolaire se tenait une représentation sur un podium au jardin de ville. Des danses étaient présentées aux parents fiers de voir leurs enfants s'exprimer comme de jeunes artistes en herbe.



Fête de l'école au jardin de ville

La foire du jeudi drainait des centaines de personnes dans le village. Les habitants des environs venaient faire leurs provisions de denrées indispensables, ils en profitaient pour vendre leur production, notamment le produit de leur élevage.

La foire de Corps était un important marché aux bestiaux. Des parcs en bois étaient installés place Grenette afin de recevoir les moutons, brebis et agneaux. Les discussions entre maquignons étaient à ne pas manquer.

Des fêtes avec un thème particulier avaient lieu, tout comme aujourd'hui.

Corps a eu dans le passé ses journées Napoléoniennes. L'empereur était bien présent, en la personne de monsieur Fège, l'ancien secrétaire de Mairie. Ces Journées Napoléoniennes existent de nouveau aujourd'hui à chaque week-end de Pentecôte, et drainent une foule considérable d'amateurs et de curieux.

# Les fêtes à Corps



Les troupes napoléoniennes sur les Fossés en 2005

Aujourd'hui, les fêtes rejoignent également la performance sportive. Chaque année, le premier samedi de septembre, est organisé le Raid Souloise, cocktail sportif qui regroupe du VTT, de la course à pied, du canoë, de l'escalade...



Départ du 5ème Raid Souloise en 2005

# Le lac du Sautet

Le barrage du Sautet est le premier en amont du Drac. Le lac recueille les eaux d'un important bassin versant de 101800 hectares. Le barrage en lui-même occupe une position stratégique puisqu'il est au niveau d'un ancien verrou glaciaire très étroit dans le canyon du Drac.

Le rôle du barrage est prépondérant dans la gestion du débit du Drac puisque, étant le premier, il régule les apports d'eau pour tous les barrages suivants. Cette gestion devrait cependant faire l'objet d'un compromis entre les impératifs de production d'électricité et les considérations touristiques : lorsque les apports d'eau sont relativement faibles en début d'année, la centrale continue de tourner pendant l'été, et il est souvent délicat de maintenir une hauteur d'eau suffisante pour assurer pleinement les activités touristiques.



Le lac du Sautet vu du ciel

## Historique de la construction

Au lendemain du premier conflit mondial et jusqu'en 1940, la situation socio-économique de la France était très instable. Il fallait relancer les organismes de production qui s'enlisaient. Le développement de la production de la Houille Blanche est apparu comme un moyen d'accroître le dynamisme économique de la France.

La découverte du canyon du Sautet en 1921 par monsieur Dusaughey permit la création de cette retenue d'eau. Ce magnifique canyon, d'une profondeur de 200 mètres et d'une longueur d'environ un kilomètre se prêtait parfaitement à la construction d'un barrage de grande hauteur, capable de créer dans la cuvette de Saint Brème un lac de 350 hectares et d'une capacité de 130 millions de mètres cubes.

Du point de vue administratif, la création d'un lac de 350 hectares s'étendant sur deux départements et neuf communes, se heurtait à des difficultés considérables, non seulement du fait des voies de communication et des ouvrages d'art à établir, mais surtout du fait de l'exis-



Le lac du Sautet et l'Obiou

tence dans la future cuvette du réservoir d'une chute, dite du Pont du Loup, construite par l'état en vue de l'alimentation du chemin de fer de La Mure à Gap, déjà presque entièrement terminée, et dont il fallait obtenir la suppression et l'incorporation dans le nouveau plan d'aménagement.

L'ouvrage a une forme de voute et c'est le 1er à avoir été construit ainsi. A sa base, en aval, sera construite l'usine génératrice placée en travers de la gorge et dont une partie reposerait sur le pont, l'autre partie étant souterraine. Pour y accéder, un puits équipé d'ascenseurs sera construit à l'intérieur de la masse rocheuse. L'ancien pont suspendu du Sautet fut noyé et remplacé par un pont en béton armé dès 1928. La première pierre du barrage fut posée au printemps 1927. Le programme comportait alors non seulement la construction du barrage du Sautet, mais aussi l'aménagement des trois chutes du Sautet, de Cordéac et de Saint Pierre. La production annuelle de l'ensemble, y



La construction de la centrale

compris l'appoint de la chute de la Bonne inférieure, était estimée à 400 millions de kilowatts/heure. Suite à un accord conclu en 1926, la compagnie Pechiney s'engageait à prendre entièrement à sa charge le financement du programme Forces Motrices Bonne et Drac, et d'en poursuivre l'exécution dès 1930. Ainsi, l'avenir du barrage était assuré. La première opération consista à mettre à sec le lit du Drac sur toute la longueur nécessaire aux travaux. Une galerie de 380 mètres de long sur 6 mètres de large fut creusée sur la rive droite du torrent, permettant la construction du socle du barrage. La deuxième opération fut la construction d'une chambre d'osculation à l'intérieur de la masse bétonnée, afin de permettre à tout instant le relevé des mesures de pression hydrostatique, de température et de tension du béton. Pour assurer l'évacuation des eaux en cas de crue, tout un système de vidange fut également prévu.

La construction d'un tel ouvrage allait non seulement modifier irrémédiablement le paysage, mais également bouleverser la vie de Corps et celle des communes environnantes, autant sur le plan social qu'économique.

A cette époque, le bourg de Corps vivait de son agriculture. L'excellente fertilité des terres, héritée de la fonte glaciaire, avait valu à la vallée du Drac le surnom de « petit paradis » ou « petit Nice ». Les terres bordant le Drac étaient partagées entre les corpatous et les habitants des villages de Saint Brême et Le Perrier, qui allaient perdre leur vallée avec la

construction du barrage. Mais la période de construction fut faste pour les habitants : il fallait en effet loger les centaines d'ouvriers étrangers qui venaient aider la main d'œuvre locale. Des espagnols et des italiens participaient aux différents chantiers. De nombreuses écoles et commerces furent ouverts pour répondre aux besoins de la population croissante. Les villages de Saint Brême et Le Perrier furent engloutis sous les eaux.

Le réservoir du Sautet fut mis en eau au printemps 1935. Quatorze années s'étaient écoulées depuis la découverte du canyon, les dix premières avaient été consacrées à l'élaboration des différents projets et aux études financières, les quatre dernières à la construction des équipements.

L'usine est souterraine et se situe au pied du barrage : il existe donc un puits d'accès pour y parvenir. Un débit de 90 m<sup>3</sup>/s peut être absorbé quand le réservoir est à sa cote maximale. L'équipement permet une production de 175 millions de kWh par an, avec une puissance maximale de 76000 kW.

L'alimentation en eau de chaque turbine est assurée par deux énormes tuyaux coniques inclinés. Le fonctionnement des groupes est effectué par calculateur depuis un poste de commande hydraulique situé à Lyon. La salle des commandes du barrage permet de surveiller le bon fonctionnement des machines. En cas d'urgence, le personnel d'exploitation travaillant sur le site peut intervenir et modifier le fonctionnement du barrage.



Le pont vu des gorges

## Mon rôle dans l'histoire du Sautet de 1920 à 1931

Par Ernest DUSAUGEY, découvreur du canyon du Sautet

Entre les années 1900 et 1920, l'équipement hydraulique du Drac, aux abords du Sautet, avait fait l'objet d'au moins six projets connus dont les auteurs tous dépourvus de l'idée de création d'un réservoir artificiel, plaçaient le niveau de prise d'eau à l'altitude du confluent de la Souloise et du Drac (670).

Cependant, l'auteur d'un septième projet, M. Wilhelm, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, prévoyait en 1919 la construction, au droit du pont suspendu, d'un barrage d'environ 60 m de hauteur qui devait relever le niveau de prise à l'altitude 716 et créer, dans la cuvette de Saint Brême, une réserve

utile de 8700 000 m<sup>3</sup>.

C'est à l'amélioration de ce projet que je m'attachais dès que je fus chargé par la Compagnie des Hauts Fourneaux de Chasse, à la fin 1920, de rechercher le parti que l'on pourrait tirer des droits qu'elle avait acquis sur la Bonne et sur le Drac, entre le Pont de Ponsonnas et le Sautet, et des travaux qu'elle avait entamés et financés pendant la guerre.

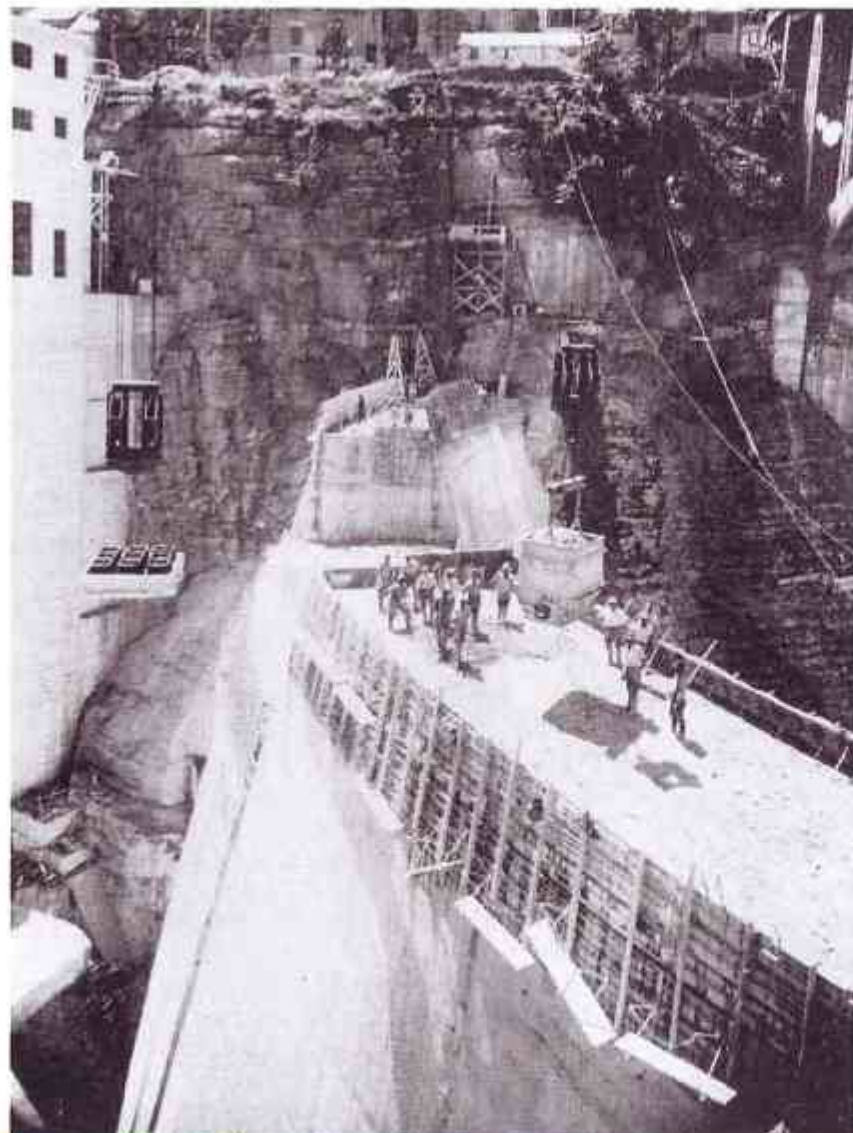
C'est ainsi que, en relevant le niveau à la cote 719, la capacité utile de la réserve fut portée à 12 000 000 m<sup>3</sup>. Mais c'était là tout ce que l'on pouvait espérer puisque la cote 719 était celle du canal de fuite de l'u-

sine du Pont du Loup, située à 5 km en amont du Sautet, et dont l'Etat avait entrepris la construction pour alimenter en énergie électrique le chemin de fer projeté entre La Mure et Gap.

En 1921, le chemin de fer était à peine ébauché, mais l'usine était presque achevée. La cote 719 était donc infranchissable.

Cet état de fait m'apparut bientôt d'autant plus regrettable que, dans le courant de juin 1921, en revenant pour la première fois de visiter cette usine du Pont du Loup, dont l'Etat venait de mettre en adjudication les excédents d'énergie, mon attention avait été attirée sur le chemin du retour qui domine la cuvette de Saint Brême, par les dimensions considérables de cette cuvette, dont il n'était question d'occuper que le fond, et par l'existence d'un puissant verrou qui semblait la barrer à son extrémité aval. Cette double constatation avait fait naître en mon esprit l'idée encore très vague d'une meilleure utilisation des lieux, et m'avait engagé à faire examiner de près ce verrou dont nous ne connaissons que l'entrée, au pont suspendu du Sautet.

La carte d'Etat Major indiquait qu'une région désertique sans habi-



Le barrage en construction



L'ancien pont du Sautet

tation ni voie d'accès, qui semblait être une gorge profonde, ayant son origine un peu en amont du pont suspendu, et se prolongeant à l'aval sur une longueur d'au moins 3 km. Les gens du pays ignoraient tout de



cette gorge qui disaient-ils, n'avait jamais été explorée.

Je fis donc entreprendre cette exploration qui se révéla tout de suite extrêmement difficile. Toute tentative d'accès par le lit du Drac, coulant entre des parois verticales de 60 à 80 m de hauteur, était impossible ; il fallait donc opérer par le haut, à travers des éboulis à forte pente de rive droite.

C'est mon collaborateur Walther, alpiniste éprouvé, qui se chargea de cette opération périlleuse et qui quelques jours plus tard, rapportait cette première photographie du canyon du Sautet dont l'aspect extraordinaire fut pour nous un sujet de surprise et d'admiration. Il fut facile, dès lors, de concevoir le plan grandiose que l'on aurait pu réaliser si les auteurs de la chute du Pont du Loup n'avaient inconsciemment décapité, dans l'ignorance des possibilités du Drac, le magnifique ouvrage à la construction duquel se prêtait le profil éminemment favorable que l'on venait de découvrir.

Pouvait-on tenter de corriger cette erreur ? Et, en admettant que cela fut possible, ce plan grandiose ne comportait-il pas, en lui-même, d'autres sujets d'inquiétude non moins graves ?

On pouvait déjà affirmer qu'il était, par sa hardiesse, à cette époque, sans précédent dans l'histoire mondiale des forces hydrauliques. Le barrage prévu, de 130 m de hauteur, était alors de beaucoup le plus haut du monde. Comment allait-on accueillir cet ouvrage, flanqué d'un réservoir artificiel de 130 millions de m<sup>3</sup> de capacité, bâti sur une rivière dont les crues avaient cent fois menacé, dans le passé, l'existence de la ville de Grenoble ? Et quels problèmes nouveaux, et peut être insolubles, son exécution allait-elle poser, non seulement dans le domaine technique, mais dans les domaines administratif et financier, comme aussi dans le domaine de la propriété collective et de la propriété privée ? Telles étaient mes réflexions en échauffant ce plan.

Cependant, le problème technique fût peut être de tous, celui qui, dès l'origine, m'inquiéta le moins, tant à cause de la disposition extrêmement favorable des lieux, qu'en raison de la collaboration de M.



Le lac vu de la table d'orientation de Jenabron

Caquot dont j'avais eu, à l'époque depuis quelques mois déjà, la bonne fortune d'obtenir le concours par l'intermédiaire d'un ami commun. J'avais la certitude que nul mieux que lui ne parviendrait à surmonter les difficultés inhérentes à la construction et à son approbation par l'Administration, d'un ouvrage aussi nouveau et aussi hardi.

Mais tous les autres sujets d'inquiétude demeuraient entiers. Il faudrait, en effet et avant tout, obtenir de l'Etat l'abandon de la chute du Pont du Loup. Il faudrait ensuite faire accepter par les particuliers et par les communes, la transformation géographique, et peut être climatique, de leur territoire, et la modification de ses accès. Il faudrait, en pleine période de crise, assurer, ou tout au moins prévoir, le placement d'un énorme stock d'énergie. Il fau-

drait enfin assurer le financement de cette importante entreprise, sans doute très séduisante, mais basée sur un projet particulièrement audacieux.

La solution de ces problèmes m'apparut bientôt si difficile que je laissai dormir pendant plusieurs mois les études que j'avais entreprises, le plus discrètement possible, avec le concours de mes collaborateurs Walther et Robert, et que je me bornai à transplanter dans le nouveau profil le barrage à 719 qui avait été primitivement placé sous le pont suspendu.

Mais ce projet, daté du 30 mars 1922, ne comportant, comme je l'ai déjà dit, qu'une réserve de 12 millions de mètres cubes, ne me laissait pas grand espoir de tirer parti du domaine acquis par la Compagnie de Chasse et que j'a-

vais la mission de mettre en valeur. Aussi pris-je un jour le parti, vers la fin de l'été de 1922, de tenter ma chance, encouragé d'ailleurs par quelques amis, dont l'un Pierre Ducrest, fut particulièrement persuasif.

Je fus donc soumettre mon projet successivement à M. Léon Perrier, Sénateur et Président du Conseil Général de l'Isère, à M. de la Brosse, Inspecteur Général des Forces Hydrauliques, et enfin à M. Arbelot, Directeur des Forces Hydrauliques, au ministère des travaux publics. Contrairement à mes appréhensions, ces trois personnalités firent à mon exposé un accueil extrêmement sympathique et m'encouragèrent à persévérer, l'existence de la chute du Pont du Loup ne leur paraissant pas devoir être un obstacle insurmontable. Ce n'est qu'après ces démarches, en novembre 1922, que je fis part au groupe de Chasse de ma découverte et de ses conséquences éventuelles. De ce côté, l'accueil fut moins encourageant. On me reprocha d'entraîner la Compagnie bien au-delà de l'objet restreint de son programme, et je dus revenir à la charge pour faire comprendre l'intérêt de mon projet et obtenir l'autorisation d'en poursuivre la mise au point.

Je publiai donc mon premier rapport sur le grand barrage et sur le réservoir du Sautet le 20 décembre 1922.

Ce fut alors l'engagement immédiat des pourparlers avec l'Etat au sujet



La montée des eaux du lac

de l'usine du Pont du Loup, pourparlers laborieux qui aboutirent à la Convention du 27 septembre 1923, aux termes de laquelle l'Etat s'engageait, non seulement à suspendre ses travaux, mais encore à nous avancer, sans intérêt, la somme de 5 millions pour nous permettre d'achever l'usine de la Bonne Inférieure, commencée pendant la guerre, mais dont la construction avait été suspendue en 1921, et nous donner ainsi le moyen d'alimenter le chemin de fer de La Mure à Gap lorsqu'il serait prêt à fonctionner. La même Convention fixait les conditions de cette alimentation provisoire et celles de l'abandon définitif de la chute du Pont du Loup.

Dès lors, la voie était libre et l'on pouvait s'attaquer sans crainte aux autres difficultés : accord avec les

collectivités et avec les particuliers, et surtout financement de l'entreprise.

La lutte avec les particuliers pour l'acquisition des 400 hectares environ de propriétés bâties et non bâties qui devaient être noyées, fut souvent difficile, mais elle se termina à notre entière satisfaction.

La lutte avec les collectivités, également laborieuse, se termina elle aussi honorablement ; En 1925, j'obtins du département, grâce au concours de M. Léon Perrier, l'avance d'une somme importante (1,7 MF) pour le rétablissement des communications départementales et pour la construction du nouveau Pont du Sautet. Nous pouvions ainsi entreprendre le travail de première nécessité qui devait nous permettre l'accès à l'emplacement du barrage. J'avais donc obtenu, tant de l'Etat que du Département, les ressources nécessaires à l'exécution des plus urgents de nos travaux préparatoires, mais je n'avais pas encore trouvé les concours nécessaires à la réalisation du programme complet qui comportait, non seulement le barrage, mais les trois chutes du Sautet, de Cordéac et de Saint Pierre qui s'échelonnaient jusqu'à Ponsonnas, et dont le devis s'élevait, en francs de 1923, à environ 110 millions. Je me mis donc à l'ouvrage et ce ne fut pas la partie la plus facile ni la plus agréable de ma tâche.

De longs pourparlers avaient déjà été engagés sans succès depuis 1921 avec la Société des Entreprises Monod et Guillaud, dont MM. Guignard et Caquot étaient admi-



Les gorges du Drac

nistrateurs. D'autres furent repris avec l'Omium Lyonnais, la banque de Paris et des Pays-Bas, le Crédit Lyonnais, l'Union Parisienne, la Compagnie Générale d'Électricité, la Compagnie de la Loire et du Centre, la Société Générale de Force et Lumière, les Etablissements Kuhiman, la Compagnie Alais Froges et Camargue.

Je ne pourrais pas résumer ici les multiples combinaisons qui furent échafaudées avec les uns et les autres, jusqu'à ce que, en 1926, la Compagnie Pechiney, ayant besoin d'énergie à Saint Auban et ayant formé le projet de créer une vaste usine de fabrication de l'aluminium à Champagner, résolut de s'associer à la Compagnie de Chasse et de financer la construction du barrage et des trois chutes. Le principal de ma tâche était terminé.

Depuis cette époque et jusqu'en 1930, les travaux préparatoires et les premiers travaux d'aménagement du Sautet se sont poursuivis sous ma direction, avec le concours de M. Caquot et des services techniques de la Compagnie Pechiney.



La fontaine de St. Brème

Mais en 1930, la Compagnie Pechiney ayant dû, en raison de la grave crise qui venait de naître, renoncer à son projet de Champagner, et ayant d'autre part aménagé d'importantes chutes en Savoie et dans les Pyrénées, MM. Cordier et Level décidèrent de changer la destination de l'énergie du Drac et de la consacrer à la dis-

tribution publique. Dans ce but, ils créèrent en collaboration avec de puissants groupes de constructeurs de matériel électrique et de distributeurs d'énergie, la société UNIE, à laquelle ils firent une large place dans la société Bonne et Drac.

Les conséquences pour moi de cet événement ne devaient pas tarder à se faire sentir ; En effet, le 13 mars

1931, M. Level, pour faire place et laisser le champ libre aux nouveaux venus, me demandait de lui faire l'abandon de mon poste de Directeur Général.

C'est ainsi qu'après dix années d'efforts, je fus séparé prématurément et en pleine activité de l'œuvre que j'avais créée et que j'avais fait triompher de difficultés exceptionnelles.



La construction du pont en 1927

## Souvenirs de jeunesse

18 ans en 1970 par Luc Reynier

### La jeunesse corpatus en 1970

La buvette de la Maison du Passeur, petit coin coquet, admirablement tenu par Mme RENAUD. Des fleurs partout, des drapeaux qui indiquent qu'ici, c'est bien la fête. Des tables, des chaises, à l'ombre des grands acacias, le lac et l'Oblou. Nous nous méfions de Mme RENAUD. C'est elle qui, malgré son extrême gentillesse, donnait de la voix lorsque dans la fougue de notre jeunesse, nous dérapions quelque peu. M. RENAUD était le complément de Madame. Lui aussi d'une extrême gentillesse, mais d'accès plus facile : c'était notre complice.

Il a formé des générations de nageurs à Corps. Il a mis les Corpatus à l'eau. Le maître nageur dans sa barque bleue, les rames en place et en avant ! tendez l'oreille : un petit grincement, le clapotis de l'eau contre le bois et « Grenouille, écartez, serrez... Grenouille, écartez,

serrez... ». Fermez les yeux, vous y êtes, avec votre ceinture de cuir qui retenait les trois pains bleus qui vous empêchaient de couler, la tête en arrière pour être sûr de pouvoir respirer au cas où la poussée d'Archimède ne ferait pas son travail... Voilà comment nous avons appris à nager dans l'eau froide du lac du Sautet. D'abord du « sur place », ensuite le brevet des 25 mètres jusqu'à celui des 1000 mètres et en prime la traversée du lac... « Ca va les enfants ce matin ? (il nous appelait par nos prénoms)

- Quelle est la température de l'eau aujourd'hui, M. Renaud ?

- Elle est excellente, elle a pris deux degrés depuis hier, elle fait 22 ! » C'est-à-dire un bon 18 ! On a su rapidement qu'il fallait imaginer l'eau chaude pour se baigner sans appréhension, c'est dans la tête que ça se passe.

Au-dessus de la route, à côté de la

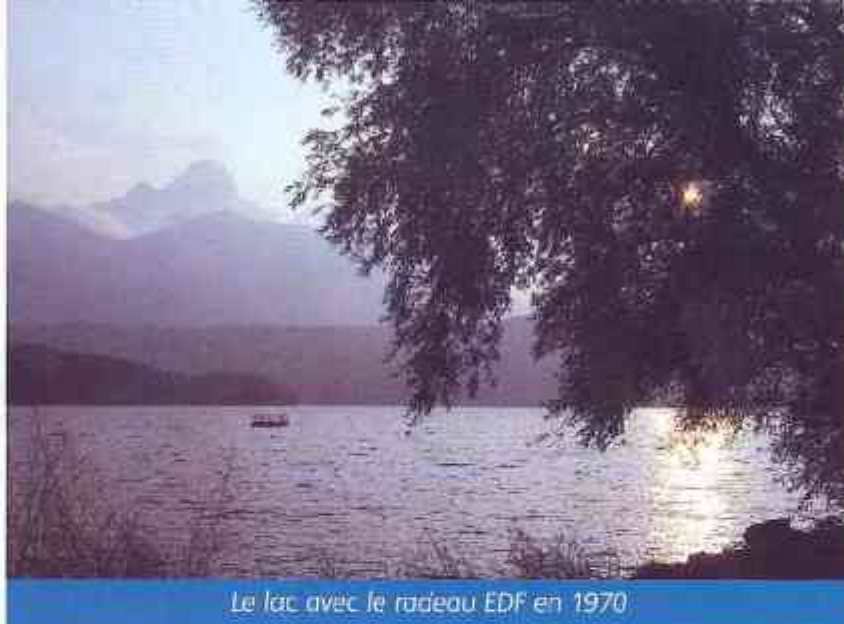
maison du Passeur, il y avait notre table de ping-pong préférée, bien à l'abri du vent. Nous avons fait des matchs mémorables qui ont abouti à l'organisation de tournois à la salle des fêtes.

Parfois, on nettoyait la plage. Tout le monde à la corvée de ramassage des pierres ! Nous les empiions gaiement sur les bords de la plage en attendant le chocolat chaud de Mme Renaud. Nous terminions évidemment par un bon petit bain avec passage obligé sur le radeau. Il y avait un plongeur et nos premiers plats ont été effectués à partir de cet engin. Si on échappait à la corvée de pierres, M. Renaud organisait des jeux de plage : course en chambre à air, course en barque, gros ballon de plage... Nous n'avions pas une minute de répit ! Puis nous reprenions nos vélos, et c'est en sprint que nous avalions les 2,5 km de la montée, histoire de « se tirer la bourre » et de terminer en beauté une après-midi sportive.

A 20h30, parfois, notre troupe débarquait à la salle des fêtes pour entendre M. Renaud dire qu'il allait nous apprendre à danser la valse ! Quelques années plus tard, alors qu'il n'exerçait plus, il revenait souvent se baigner dans les eaux froides du lac. La température de l'eau devait tourner autour de dix degrés, mais certainement vingt dans sa tête ! Il avait toujours un beau sourire, notre maître nageur...

**Les années 80 et 90 au lac par Franck Garaud**

Monsieur Renaud n'était plus au lac... Les années 80 et 90 ont vu à la fois le début d'un réel aménagement du lac, mais aussi son déclin, jusqu'au renouveau que l'on



*Le lac avec le radeau EDF en 1970*

connaît aujourd'hui grâce à la réhabilitation des berges, du camping, de la plage et du centre nautique effectuée par la Communauté de Communes.

Dans les années 80, la plage est devenue l'ancienne plage, le camping a été créé et agrandi. L'Office du Tourisme a fait construire l'Isba, le toboggan nautique, le mini golf. On a commencé à voir arriver de nombreux étrangers, principalement des familles hollandaises,

le meilleur accueil possible aux touristes.

Le centre nautique périssant, la jeunesse se retrouvait sur l'eau grâce aux nouveaux bateaux péda- liers et kayaks. Nous découvrons les gorges de la Souloise au soleil couchant en les empruntant après la journée de travail... Il n'était pas rare d'ailleurs de les retrouver le lendemain au barrage ou au Motty, selon le sens du vent, parce que l'eau avait monté et que, dans l'euphorie,



*Le lac dans les années 80*

pour la plus grande joie des adolescents toujours à la recherche de nouvelles conquêtes. Adolescents qui ont d'ailleurs bénéficié de beaucoup de petits boulots d'été, grâce au dynamisme de notre lac. Une joyeuse équipe se mettait chaque saison en place, et l'ambiance était propice à la fête, tout en réservant

et surtout dans le noir, nous les avions mal amarrés ! La grande complicité qui existait entre les jeunes travaillant au bord du lac faisait que tout le monde était content de passer deux mois de vacances à Corps, tout en travaillant. Nous passions nos journées, et souvent nos nuits, au bord du lac. Les repas de



*La jeunesse corpatus aujourd'hui*

l'Isba, toujours variés (frites et steak ou steak et frites) étaient la nourriture de l'été. Bien entendu, tout cela était fort arrosé, et tenir l'accueil du camping à huit heures en ayant dormi deux relevait de l'exploit. C'était de plus en plus difficile de déboucher les toilettes, d'annoncer aux touristes que l'eau faisait un bon 23 degrés (le syndrome Renaud qui perdure !), ou réparer les douches avec l'eau qui ne coule pas, malgré le jeton, quand le campeur optimiste décide de prendre sa douche en même temps que le remplissage de la piscine du toboggan ! Mais la bonne humeur revenait toujours, et en tout cas, on n'a jamais été aussi bronzé que ces années passées au bord du lac !

### Le lac des années 2000

Le lac a été réaménagé par la Communauté de Communes du Pays de Corps : nouveau ponton, nouveau camping avec l'arrivée des HLL et aménagement d'un espace aquatique, nouvelle base nautique, et surtout, arrivée de La Souloise, bateau électro solaire permettant de visiter les gorges de la Souloise en toute tranquillité...



Le ponton

## La tragédie du Sautet le 16 septembre 1945

C'était fête ce dimanche à Ambel. Pour les gens de Corps, une agréable occasion d'aller rire un brin, danser et trinquer en famille ou entre amis. A la tombée de la nuit, on revenait joyeux, par petits groupes. Le passeur était bon prince : il entassait son monde dans l'embarcation qui assurait la traversée du lac. Une trentaine de personnes montèrent alors que la vedette ne pouvait en contenir seulement une quinzaine. Un retardataire se présenta et sauta sur la plate-forme arrière. Tous les passagers debout trébuchèrent, roulèrent du même côté. Le bateau brusquement, en moins de dix secondes, leva sa quille en l'air, puis s'enfonça dans le gouffre comme une pierre. Serrées les unes contre les autres, les malheureuses victimes ne purent faire un geste pour se dégager. Elles périrent asphyxiées dans leur prison qui devint leur cercueil. Parmi les 20 victimes, 10 enfants. Une dizaine de personnes furent sauvées. Madame Gabrielle Moussier, née Gabert, rescapée de la catastrophe, se souvient : « Ce 16 septembre 1945, c'était la kermesse à Ambel. Pour faire la fête, il fallait descendre à pied au lac, prendre le bac pour traverser, et monter à Ambel à pied. Au retour, le bac n'était pas là. Le passeur avait fait la traversée avec une grosse barque à l'intérieur de laquelle les gens s'entassèrent. J'avais l'impression que personne n'était assis. Pour entrer, il y avait une porte à deux

vantaux difficile à manoeuvrer. La barque pleine, les derniers arrivants autorisés à monter restèrent à l'extérieur. J'étais debout contre des cuves. La barque surchargée avait l'air instable, elle démarre et quitte doucement le quai d'embarquement. Il devait être près de 18 heures, la pénombre commençait à tomber sur le lac. Un retardataire arrive en courant. La barque n'est pas assez loin, il peut sauter. Lorsqu'il atterrit sur le bord, la barque est déséquilibrée, et aussitôt, elle se renverse. Elle se trouvait près du bord, mais les portes à vantaux ont empêché la sortie des gens entassés à l'intérieur. A l'extérieur, nous avons été projetés dans l'eau. Nous étions 7 ou 8 avec une grande majorité à ne pas savoir nager. J'ai bu la tasse trois fois, et soudain, un monsieur m'a récupéré par la tête et nous a ramenés jusqu'à la rive. Je dis « nous » parce qu'un jeune garçon m'avait agrippée par le cou. »



Un jour de catastrophe



la Souloise devant le Farot

## Vivre avec l'Obiou

**N**e dit-on pas qu'un vrai Corpatus a obligatoirement « fait » l'Obiou ? Anna, la première femme à être montée à l'Obiou nous dirait aujourd'hui, si elle était encore de ce monde, que « C'est bien rien, l'Obiou ! ». Evidemment à l'époque, on partait des Payas, il fallait se lever encore plus tôt, la montée était plus longue. On inscrivait son nom sur un cahier planqué sous la grosse croix de bois au sommet de la Grande Tête pour montrer à tout le monde qu'on l'avait fait !

Quelle attirance quasi mystique pour ce sommet ! C'est vrai qu'il se détache dans notre paysage comme si c'était la seule montagne du monde ! C'est en tout cas la plus belle : de quel endroit peut-on admirer plus beau lever de soleil ? Comment expliquer cette impression de dominer la région quand on contemple le paysage du som-



L'Obiou du col des Faisses

met ? Certains prétendent même qu'on peut voir la mer, certainement pour attirer le touriste, ou pour se donner une excuse pour gravir et

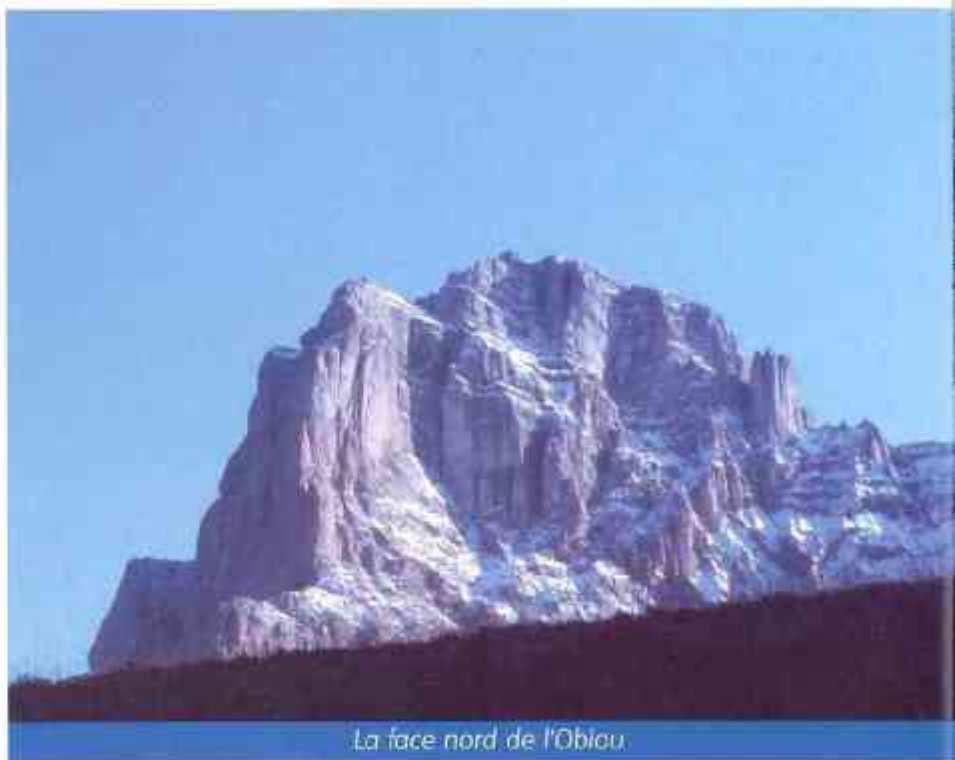
regravir cette montagne, et pour échapper à la pollution dans les vallées. En hiver, l'Obiou nous offre même deux couchers de soleil,



L'Obiou de Côte Rouge

quand le soleil se cache derrière le Petit Obiou, puis réapparaît entre les deux Têtes avant de disparaître définitivement. Existe-t-il un autre endroit où l'on a des merveilles de ce genre ?

Bien sûr, on a l'impression de le connaître par cœur, notre Obiou. Il a été mille fois photographié, dessiné, raconté. Mais chaque angle est différent, chaque regard l'anoblit encore plus. Chaque jour de l'année, son reflet dans le lac semble évoluer, mûrir. Allez expliquer à quelqu'un qui ne l'a jamais vu le plaisir d'ouvrir ses volets chaque matin pour contempler ce merveilleux massif ! Il nous surveille de là-haut, et nous donne chaque jour un peu plus de force. Il nous apaisera enfin quand il faudra définitivement s'endormir à ses pieds, l'esprit en sécurité et la tête dans les étoiles, déjà...



La face nord de l'Obiou

## Le 13 novembre 1950 : La catastrophe de l'Obiou

« On entendait distinctement dans les nuages un avion qui tournait en rond. Puis plus rien. Du côté de La Posterle, ils ont perçu un grand bruit et vu une lueur. On a su tout de suite que quelque chose de grave était arrivé » dit Louis Roux, habitant des Payas.

Le soir de ce 13 novembre 1950, le téléphone du Préfet de l'Isère sonne. C'est le commandant de gendarmerie de Grenoble qui, alerté par la brigade de Corps, signale qu'un accident aérien a pu se produire à la pointe de l'Obiou. Des témoignages concordants venant du Sautet, de Pellafol, de Corps, font craindre le pire. Le Préfet convoque alors les plus hautes autorités militaires et policières, ainsi que les responsables du secours en montagne. Les aéroports de Lyon et Orly sont sans nouvelle d'un appareil canadien parti de Rome avec des pèlerins revenant d'une visite au Pape. En pleine nuit, 83 hommes composant les premiers éléments de secours rejoignent Corps.

Le lendemain, dès 5 heures du matin, le Préfet installe son PC à l'Hôtel de la Poste à Corps. Le Préfet des Hautes-Alpes fait de même à St

Disdier en Dévoluy. La pluie, le froid, la neige ont empêché toute opération de nuit. On sait déjà qu'il n'y a aucun survivant, mais que les manœuvres d'évacuation des corps seront longues. Les hommes sont répartis entre le Casse Rouge et le second éboulis du Casse de l'Obiou, et jusqu'au bord du ravin des Achards. Quatre équipes de 25 hommes battent la montagne et ne trouvent rien. Le matin du 15 novembre, deux avions de tourisme survolent en vain l'Obiou. Le temps est bouché et il neige à 1800 mètres. Sur le versant Est, une patrouille découvre des papiers éparés dans les bois du Sappey, premières preuves tangibles de l'accident. A 10 heures, un CRS découvre l'épave au pied de la face nord. Des débris de toutes sortes jonchent le sol. Aucune confusion possible avec le Dakota de l'armée américaine qui s'est écrasé en 1946 presque au même endroit. Dans la neige gelée et par un froid glacial de  $-25^{\circ}$ , la macabre recherche des corps va commencer.

C'est Eugène Pellissier de Corps qui va conduire les 87 premiers sauveteurs. Le spectacle des victimes crucifiées dans la neige et le roc était pitoyable. Les sauveteurs ont dû col-



L'équipe des Corpatius pendant les opérations de sauvetage

lecter des restes humains sur un rayon d'un kilomètre. A midi, 54 sacs, d'où dépassent parfois des membres gelés et mutilés, attendent au sommet du Couravou. Les sauveteurs sont parfois obligés de traîner les sacs dans la pierraille. Puis ils sont disposés dans un traîneau qui descend le couloir au bout de 240 mètres de câble. Mais le câble se coince. Les sacs seront alors lâchés sur la glace du couloir pentu. Au pied du couloir, 66 hommes prennent en charge les dépouilles mortelles et les descendent à dos d'homme jusqu'à la Combe des Achards. A cet endroit, on utilise le téléphérique forestier qui n'a pas servi depuis longtemps. A 18 heures, il ne reste que 12 corps à descendre. Plus bas, 45 hommes chargent les sacs sur des véhicules militaires pour les conduire à la Croix de la Pigne.

Dans la nuit, les nouveaux renforts portent à 250 le nombre de personnes qui patrouillent la montagne, à la recherche des derniers corps. Une chapelle ardente est dressée à la Croix de la Pigne. 57 corps sont retrouvés au cours des six premiers jours. Ce n'est que le 15 août 1951 que le 58ème sera découvert par un exploitant forestier. Grenoble organise des funérailles grandioses : 10000 personnes suivent le cortège. Les victimes rejoindront plus tard le cimetière des Canadiens, spécialement créé à La Salette.

Aujourd'hui, on ne sait toujours pas pourquoi cet avion a traversé les Alpes à cet endroit : il a dévié de sa route de 90°. Toutes les hypothèses sont émises, y compris les plus farfelues en ces périodes de guerre froide. Aucune enquête administrative ou judiciaire n'a lieu, et beaucoup de questions restent sans réponse : pourquoi l'un des corps (a priori italien) a été rapatrié trois jours après sa découverte ? D'où venaient les valises remplies de dollars alors que les passagers étaient plutôt pauvres ? Pourquoi la liste officielle des passagers n'a-t-elle jamais été diffusée ? N'y avait-il d'ailleurs que 58 personnes dans l'avion ? Pourquoi l'avion a-t-il décollé avec plusieurs heures de retard ? Pourquoi aucune fouille massive n'a été organisée dans le périmètre de l'accident, laissant les pilleurs récolter des indices sans doute précieux ?

L'Oblou gardera à jamais son terrible secret.

## Etymologie par Jean Gueydan

**A**u 15ème siècle, le nom de ce sommet était « LOU BEAUX », qui paraît venir du radical pré indo-européen Bal, Bel (=rocher, hauteur, montagne arrondie). Il est certain que ce nom a été compris « LO BIOUS » (= le bœuf), et que la pyramide sommitale a été nommée « LA TESTO DO BIOUS » (= la tête de bœuf). Les géographes français ne connaissant pas l'occitan alpin, langue du Gapençais, du Champsaur et du Beaumont, ont écrit L'OBIOU.

## De l'Everest à l'Obiou

par J.Mi. Asselin

**A** quelques pas de ma tente, j'ai aperçu un tas de vêtements délavés par le soleil, on dirait des fagots de bois mélangés à des vieilles toiles. J'ai posé mon thermos de thé, et je suis allé voir. C'est curieux, je suis à peine surpris. Ce fouillis de toile et de morceaux de bois est en réalité un squelette. C'est un homme, là, à mes pieds, sur la neige, un chandail en lanières, des fils de chanvre, entremêlés à ses os. D'instinct, je devine que je suis devant Maurice Wilson. Aux vêtements, aux restes de tente, je sais que le cadavre ne date pas d'aujourd'hui. Je soulève un morceau d'omoplate, fouille un

peu, et trouve une mâchoire, avec un bridge où brillent deux dents en or. Oui, j'ai trouvé ce vieux fou de Wilson ! Pas de mérite. Le bonhomme est mort en 1934 sur ces pentes, des Chinois l'ont exhumé par hasard en 1975, et posé dans une crevasse. Wilson a coulé avec le glacier, et ses pauvres efforts pour monter seul sur la montagne n'ont pas payé. Il est de nouveau tout en bas, au pied de son désir, en morceaux d'os séchés, auxquels adhèrent les lambeaux de peau. Ce débris de mâchoire dans les mains, je revois la photo de cet homme un peu gros et très illuminé, qui avait cru si fort en l'Everest. Il s'était acheté un avion, un « Gipsy Moth ». Il avait appris à piloter pour atteindre la terre promise du Tibet. Il n'avait pas de crampons, pas d'expérience, mais il avait foi en Dieu, et il s'était persuadé qu'avec le jeûne, la prière, il viendrait à bout de Chomolungma. On dit qu'il est mort dans les premières pentes. Délaissé par son sherpa qui le prenait pour un fou. On dit beaucoup sur lui, on dit même que son carnet intime, restitué aux Britanniques, écrit à même les flancs de l'Everest, comportait quelques passages classés X. J'éprouve une sympathie pour cette folle. Maurice est là dans mes mains.

Je n'ai aucun sentiment morbide. Il me semble même qu'il me salue, qu'il se sent bien, 50 ans après son départ, tripatouillé par un alpiniste qui ne partage au fond qu'un rêve identique. Il eût été glorieux de rencontrer Irvine ou Mallory, les pionniers héroïques disparus en 1924 très haut sur l'arête sommitale. Ce vieux Wilson aux dents en or vient à ma rencontre comme une bonne blague. Il me rappelle que se tiennent en mon corps le même squelette et sa mâchoire aux dents en porcelaine, que moi aussi, je ne suis qu'un fou sur l'Everest. J'ai ri en appelant mon ami Olive à partager ma découverte. Cela a fait le tour du camp très vite. Tout le monde est venu contempler Maurice. Et pourquoi ? Pourquoi certains d'entre nous ont-ils partagé cette idée folle qu'il serait bien d'offrir une autre chance de sommet à Maurice ? On n'en a pas discuté, c'était tacite, entendu. C'était l'amitié des vivants



La carlingue au sommet du couloir du Couravou





La face nord vue de Bachillanne

et du mort. J'ai pris un morceau d'os, je l'ai posé dans ma poche de veste duvet et j'ai dit : « Maurice, si je vais là-haut, tout là-haut, je te déposerai à la cime. T'inquiète pas. » D'autres ont agi de même. Il n'y a pas eu de sommet pour moi en 1989, ni après, mais un beau

jour d'hiver dans ma montagne du Dévoluy, sur mon sommet préféré, à la pauvre altitude de 2793 mètres, assis dans la neige, dégustant une mandarine, j'ai fouillé par hasard la poche de ma veste pour chercher ma boîte d'allumettes. Wilson était là. Fidèle au poste, au chaud de ma

doudoune, juste oublié. Je l'ai posé sur mon sommet. Ne partageons-nous pas ce même désir ? Ainsi, Maurice Wilson, décédé sur le flanc Nord de l'Everest, veille désormais sur la tour de guet calcaire de l'Obiou. C'est mon ami.



Jean-Mi. au sommet de l'Obiou

# A la conquête de nos montagnes...

A la conquête de nos montagnes...

## Les cimes dont nous rêvons.

Jean Michel  
ASSELIN.

Que serait l'alpinisme s'il n'était pas habité d'un rêve ? Que serait l'alpinisme s'il n'existait pas une cime désirée ? Je ne parle pas d'inaccessible... Je parle simplement de ce sommet que l'on sait aimable, que l'on aime et dont on approchera peut-être jamais.

Le désir est une tension... Un lien « tendu ». Pour que le courant passe (en électricité) il faut une certaine tension. Si les plus belles voies sont celles que l'on gravit, les plus chères sont celles qui restent à gravir. En ce début de saison d'hiver, nous aurons l'occasion, les uns et les autres, de réaliser des vieux rêves et d'en inventer de nouveaux. Selon ce que nous sommes, nous viserons plus dur, plus haut... ou plus facile, plus proche, plus loin. « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ». Il me semble que ce dicton un peu « imbécile » n'est pas loin de ce que nous cherchons. La montagne n'est pas comme le vin ; elle est plus proche de cette gnôle, dont le goût importe peu mais qui scelle le partage, le plaisir. Montagnes vous êtes toutes belles, toutes des créatures de rêve. Vous êtes enchanteresses de notre vie. Sourdes à nos compliments, aveugles à nos doutes, il y a bien longtemps que vous ne nous donnez que le meilleur. Quand je pense que certains oseront vous incriminer... Vous, la beauté même ! L'homme est un animal ingrat. Dût-il perdre trois doigts, la vie, que saisisse encore, sur votre parure et le voilà à même de vous dénigrer. Vous ne saurez jamais, mais nous alpinistes, nous n'avons que des merci à vous adresser. Ne changez pas, ne bougez pas. Soyez l'orage et la tempête, soyez les séracs grondants et les neiges paisibles, soyez l'aube lumi-



Sommet du Grün

neuse. Soyez le chant du monde. Soyez nos rêves et nos réalités.



Pose à plus de 8000m, au fond le sommet de l'Everest

## Le besoin d'incertitude

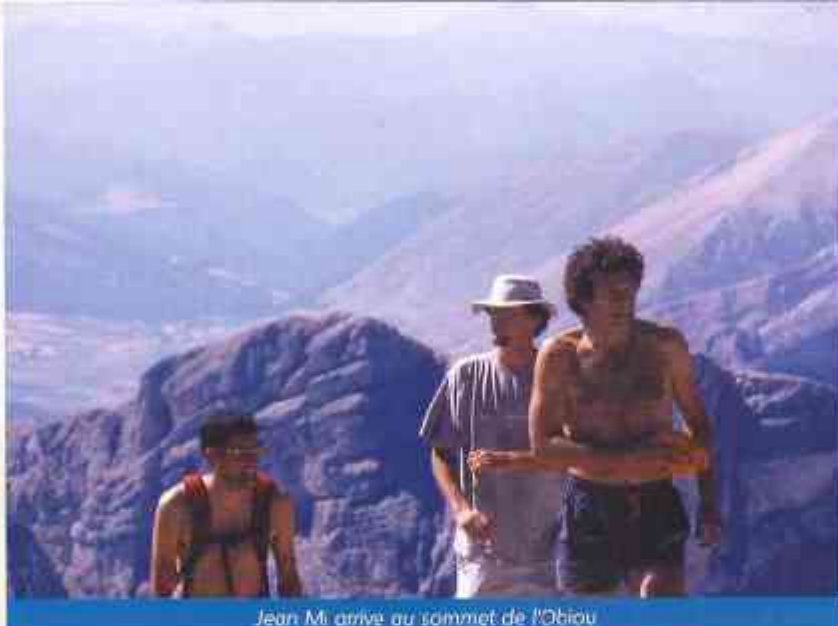
La nature surprend. Elle surprend parce qu'elle semble s'opposer en sa « liberté », à la logique de l'homme. Surprenante, elle inquiète. Elle panique (au sens étymologique :

Pan, le dieu qui trouble les esprits, fait souffler la folie). L'homme, depuis toujours, s'efforce donc de la réduire, de la rebâtir à ses normes. Et l'entreprise, de ce point de vue, est une réussite presque totale en ce début du XXI siècle. Reste en l'homme cette part non maîtrisée, si naturelle, si effrayante, qu'est la mort. La civilisation a asservi l'autre part de naturel de l'homme : la sexualité. Les civilisations l'ont codifiée,

choisie, éduquée. La mort ? Trois gris-gris divins pour répondre... Et l'angoisse qui demeure.

Paradoxalement, la haine du naturel, qui se résume dans la haine de la mort, provoque un déficit terrible : le déficit émotionnel. Quid des émotions, quid de ces déflagrations physiques et psychologiques que provoque l'incertain spectacle de la nature ? Prenez-vous en photo ; vous êtes là, dans la ville. Peut-être une vague odeur de fumée, la télé allumée, l'eau qui coule d'un robinet (à gauche le chaud, à droite le froid). La musique qui naît sous un disque. La voiture, dehors. La gare, le TGV, la publicité... Bref le monde, si miraculeusement facile, avec ses feux tricolores, ses autoroutes du ciel, ses impôts, ses guerres, ses famines. Parfois, vous pouvez (vous avez le droit) de vous sentir étranger à cela. Parfois, il vous vient l'envie de faire un pas de côté, de sortir des rails, de sortir des gonds. On appelle ça « péter les plombs ».

Pour nous, gens de cités tranquilles (même la violence est tranquille), il devient alors impérieux de s'évader. Cette évasion prend diverses formes... L'une d'elles est radicale : retrouver la nature. Retrouver la nature n'est pas dénué de risques. Toute rencontre avec elle nous renvoie à notre propre nature c'est-à-dire la mort. C'est pourquoi, très souvent, alors que nous ressentons



Jean Mi arrive au sommet de l'Obiou

ce besoin de nature, nous éprouvons une certaine peur. C'est pourquoi, à l'envers de notre désir, nous nous dirigeons vers une nature pas trop naturelle. Une nature aménagée. Une nature «châtrée», dépourvue du seul élément qui, pourtant, nous y appelle : l'incertitude.

cela. Mais, m'adressant tout de même à un public d'alpinistes, de montagnards, de grimpeurs, de skieurs, de randonneurs, je sais que ce message peut être compris, entendu, espéré. Oui, nous avons cette ambition de marcher là où il n'y a pas de trace, pas de sentier. Oui, nous espérons vivre de ces moments où le repos sera infirme, le sommeil aléatoire, le confort inexistant. Oui, nous attendons avec délectation le temps venu de se perdre, et que l'instinct nous garde, nous sauve. Oui, en nous la nature bouillonne, gronde, respire, vit, meurt et jouit. Oui, en nous il y a la nostalgie du sauvage. Et cela est bon.

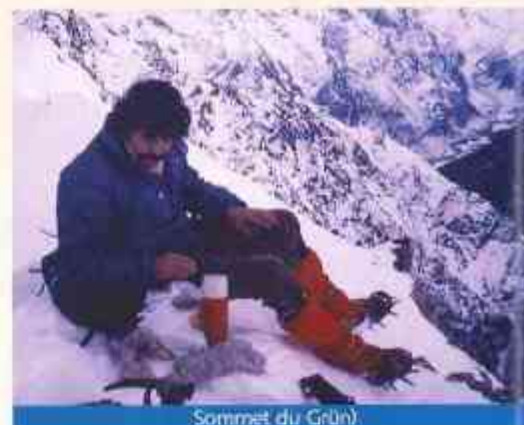
## La trilogie du Corpatus

Les trois hivernales : le Pierroux (2403m), le Grün Saint Maurice (2772m), et l'Obiou (2793m).  
Luc REYNIER.

Certains diront que c'est de la folie. Il faut bien un grain de folie pour oser ce qu'on appelle extraordinaire. Cette « folie » nous a permis de considérer que l'escalade d'un sommet en hiver, avec en prime, quelques difficultés techniques devenait quelque chose de normal et d'inéluctable. Certains alpinistes avaient développé un style d'ascension faisant appel à toutes les techniques de l'alpinisme classique. On nomme cela l'escalade mixte. L'engagement est à la pointe des piolets et des crampons. Ce matériel a changé nos comportements. Il a aidé nos audaces à s'exprimer. Des itinéraires nouveaux ont été imaginés. En d'autres ter-

mes, les rochers secs ou enneigés ou recouverts de glace seraient notre terrain d'hiver. Pourquoi en hiver ? Simplement parce que l'on découvre une aventure extraordinaire à deux pas de chez soi en montagne. C'est un luxe de fréquenter la montagne originelle, la montagne des pionniers loin des fastidieuses processions de l'été. Solitude mais aussi lumière. Une lumière comme nulle autre, pâle, rasante, magique, éclaire le décor de poudre, de glace et de rocher. Certes les conditions sont plus rudes, mais certains dangers sont écartés, comme les chutes de pierres et les orages.

La première de nos hivernales a été le Grün Saint Maurice, au-dessus de Saint Firmin. L'Oblou nous paraissait plus difficile, alors que la pente du Grün nous semblait plus débonnaire. L'objectif fixé, il ne nous restait plus qu'à attendre de bonnes conditions d'hiver pour lancer nos



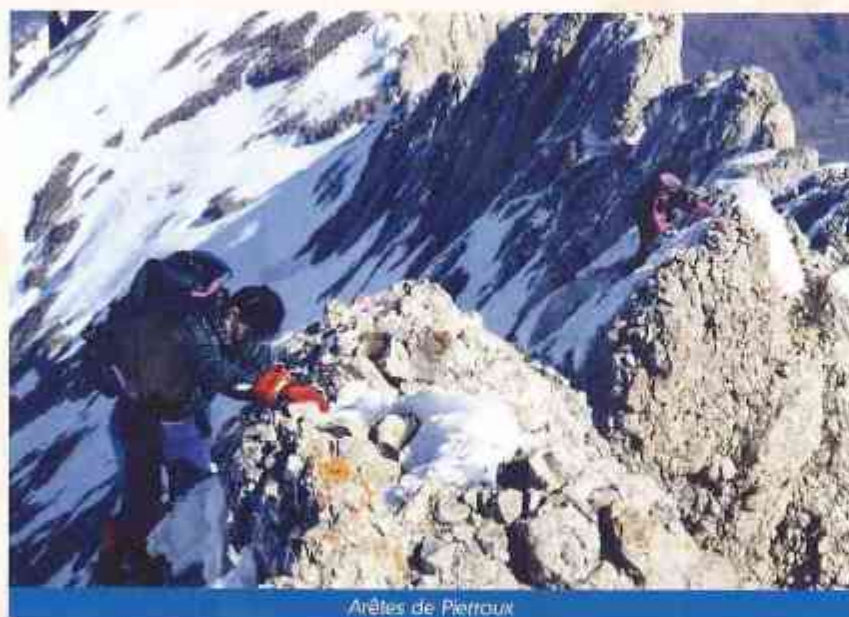
Sommet du Grün

assauts. L'anticyclone est bloqué sur les Alpes depuis dix jours et nous sommes en vacances. Hervé est libre. Le 28 décembre six heures, départ de Corps. La nuit est étoilée, la voiture est abandonnée à la sortie des Préaux. Cette année, il n'y a pas trop de neige jusqu'à 2000m d'altitude. Avec le froid nous avons décidé de partir légers, à pied et sans skis. On fera la trace à tour de rôle. Nous marchons depuis une heure dans la forêt à l'abri du froid. Hervé transpire à grosses gouttes, le froid intense fait givrer ses vêtements. Avant d'attaquer la combe on boit un thé chaud et c'est parti, le long labeur commence. Un pas, on casse la croûte gelée et le pied s'enfonce, se bloque et on recommence en essayant d'économiser nos forces.



Pente terminale du Grün

Les lieux de nature, c'est-à-dire les lieux du risque intime, sont très réduits. En cela les grandes montagnes, les océans, les déserts, constituent les bastions ultimes de l'incertitude. Voilà pourquoi certains d'entre nous s'y rendent. Voilà pourquoi certains d'entre nous y trouvent la mort. Il paraît ambitieux d'affirmer



Arêtes de Pierroux

Le courant d'air froid est maintenant très vif, moins 15° au moins. Il est très difficile de se rendre compte de la température tant l'air est sec. Depuis un moment Hervé ne dit plus rien. On avance tous les deux sans commentaire et c'est rare. A 100m sous le col, il se retourne et me dit, « j'arrête, j'ai froid, je gèle ». Je le regarde, il est pâle, toute la sueur est gelée. Un petit coup de genépi pour provoquer une réaction mais rien n'y fait. Quelques tapes dans le dos et on prend le chemin du retour. Ce sera pour une autre fois, il faut savoir renoncer.

Rien de tel qu'un bon réveillon de la saint Sylvestre pour retrouver la forme et recharger les « accus ». Hervé rentre à son travail, Yves est en vacances, la neige n'est toujours pas au rendez-vous et le froid reste assez vif. Les traces que nous avons faites jusqu'au col doivent être dures, pourquoi ne pas les utiliser. Le 3 janvier nous remontons très rapidement en direction du col du Grün sans difficulté : ce sont des marches d'escalier. Sous le col nous sortons de cette trace, la pente devient plus raide, la couche de neige poudreuse arrive au dessus du genou. Après une petite pause, on choisit de monter à droite du couloir qui descend du sommet. La bise a déneigé la petite crête. Cette option va nous faire gagner du temps et surtout de l'énergie. Le sommet n'est pas tout proche et l'on sait que les vraies difficultés sont au bout de cette petite crête. A partir de là, la pente se redresse, la progression est lente. On vient buter

sur les rochers avant de traverser le couloir. La neige porte, mais le bruit sourd de nos pas nous confirme que l'on traverse une plaque à vent. Près des rochers de l'autre rive notre inquiétude diminue. La pente se redresse à nouveau, 45° et plus. C'est à cet endroit que le couloir se divise en deux, la branche de droite débouche à un petit col à droite du sommet, celle de gauche nous emmène au sommet à 2772m avec une pente à 55°. Une bosse de glace lui donne cette inclinaison. Cela fait des heures qu'on progresse sur ce pilier de l'entrée du « Valgo », la fatigue se fait sentir, on se relâche sans cesse pour poursuivre notre chemin. A chaque pas il faut un violent coup de crampons pour casser la croûte de glace, trouver la neige et poser le pied sur une marche rassurante. Ensuite sortir le piolet et le planter plus haut assez profondément et redonner un coup pour la marche suivante, sans un mot, avec une concentration extrême puisque nous ne sommes pas encordés. Le droit à l'erreur n'existe pas dans cette situation.

Le paysage à cette altitude est impressionnant lorsqu'on se retourne. La pente de neige est uniforme jusqu'au col du Grün, 300m plus bas. Perspective gravée à jamais dans nos mémoires. La bosse de glace est impressionnante, le vent a poussé la neige à cet endroit, c'est très raide. Contre la bosse on est quasiment en position verticale. Pour la franchir, il faut tirer sur le piolet qu'on a pris soin d'enfoncer jusqu'à la dragonne. Au dessus le réta-

blissement se fait dans la poudreuse jusqu'aux cuisses. C'est une vraie bataille pour sortir de ce pas, au bout de quelques mètres j'ai une crampe derrière la cuisse, impossible de continuer à lever les genoux pour soulever la neige. Yves passe devant et poursuit cette trace qui doit nous faire découvrir l'autre versant. La neige est légère, pourvu que tout reste en place. A ce moment la fatigue aidant nous ne nous posons plus de question, un objectif un seul : le sommet. Enfin on débouche sur l'arête magnifiquement cornichée et 20m plus loin le sommet ensoleillé accueille notre première hivernale. Heureux et affamés, on s'installe face au soleil et au « Valgo » et on casse la croûte histoire de rester un peu plus longtemps en haut afin de savourer l'instant présent et de se refaire une santé pour la descente. Il y a des moments privilégiés dans la vie que l'on aimerait retenir, mais l'heure nous pousse déjà vers le fond de la vallée. Il y aura naturellement d'autres bosses, d'autres défis...

Pour changer de massif il faut simplement traverser le Drac. Un sommet surplombe la vallée de ses 2233m c'est Farot au dessus de Beaufin, Pierroux 2377m est le sommet principal de l'ensemble. Une arête aérienne relie les deux. L'itinéraire choisi en partant de la Mère Eglise, c'est de venir chercher les pentes raides qui débouchent sur l'arête entre les deux sommets. Les couloirs commencent au fond du vallon nord qui regarde Corps.



couloir Paul Arthaud



Traversée sous le sommet face nord de l'Obiou

La pente d'abord à 40° s'adoucit ensuite et pour retrouver des pentes intéressantes jusqu'à 50° il faut tirer vers la gauche pour rejoindre les arêtes. La traversée de celles-ci est un enchantement jusqu'au sommet. Ici la course n'est pas engagée, en deux heures depuis la voiture l'affaire est dans le sac.

Sur l'Obiou l'engagement n'est pas le même. Un jour de grand beau temps, avec un petit vent du nord, juste ce qu'il faut pour fixer les rochers et durcir la neige, je pars avec Jean Mi pour répéter le couloir Paul Arthaud. « Si on allait voir la face nord, si elle n'est pas en condition il y a un passage à la fin du premier tiers de l'itinéraire qui nous permet de revenir en face est ». Direction le petit endroit, les choses sérieuses commencent immédiatement. La mise en bouche est un couloir à 45°. Nous nous élevons rapidement en cramponnant dans cette pente. La neige est dure à souhait, la progression est efficace. Nous traversons vers la droite en direction du grand gendarme sans marquer un seul temps d'arrêt. La pente est toujours de l'ordre de 40° ou plus. Ensuite une montée directe est obligatoire pour rejoindre la traversée sous la paroi sommitale. Le début de cette jonction s'effectue dans une neige pulvérulente qui ne tient pas sur le rocher, à chaque pas, on doit assurer le cramponnage, penser très fortement que l'on va trouver le rocher et que tout restera en place. J'ai l'impression par moment que l'assurance par la corde est toute illusoire. Le jour est installé depuis longtemps, la pureté du ciel permet de tout voir. Le soleil brille de partout sur les sommets environnants et nous, nous sommes plongés dans l'ombre et le froid.

Patients, très concentrés sur notre obscur labeur nous ne nous en plaignons pas. Nous sommes pris par un charme étrange dans cette face tant désirée. Le jeu est d'y entrer librement et de s'en échapper par le haut.

La dernière traversée avant les goulottes de sortie se fait à cheval sur une corniche de neige en bordure du vide avec 2000m plus bas la plaine des Pellissiers. Notre inquiétude commune que l'on traîne depuis le départ, sans se l'avouer, était de savoir ce que l'on allait trouver dans la partie supérieure pour pouvoir sortir de la face. A cet endroit nous allons être rapidement fixés. Hors de question de faire demi-tour, il n'est plus possible de descendre toutes ces pentes. Si les cheminées ne donnaient pas satisfaction, je savais que la vire sur laquelle nous étions allait se perdre à proximité de l'arête nord. Echappatoire? Peut-être... Je ne l'ai jamais suivi même en été, mais ça rassure. La première cheminée s'est transfor-



Sortie face nord de l'Obiou

mée en goulotte de glace à 70° dans des rochers recouverts de neige. L'escalade est fabuleuse. Le vide se creuse sous nos crampons. Nous sommes près du sommet, en levant la tête je vois maintenant l'arête éclairée par le soleil. La deuxième cheminée est plus raide en sortie, un petit bombé surplombant nous oblige à réaliser quelques pas de gymnastique. Les conditions de glace sont tellement idéales à près de 2800m d'altitude que ce moment d'escalade dans ces jolies longueurs de gel provoque des sensations extraordinaires. Il reste la corniche du sommet. Cet hiver son avancée est de trois ou quatre mètres. Jean Mi la contourne par la gauche. Pour fixer quelques photos je m'efforce de l'escalader mais sans résultat tellement elle est surplombante. Enfin nous débouchons sur la crête faîtière, le soleil nous inonde, quelle belle journée. Nous sommes seuls, nous savourons ce privilège de jouir de tant de beauté et de tranquillité. L'Obiou est beau, nous venons de réussir une très belle course de haute montagne : moment inoubliable.

Avec cette face nord en hiver, nous avons, à ce moment là, réalisé un objectif longtemps souhaité : la trilogie du Corpatus.



Reynier, Puissant au sommet de l'Olan

## Les pionniers de la montagne.

Les habitants de notre région, dans les années 30 par exemple n'allaient pas en montagne comme nous. C'est vrai qu'à cette époque il existait déjà des génies de l'escalade et de grandes stars alpines : Pierre Allain, un des plus actifs et déjà moderne dans sa démarche ; Armand Charlet, Edouard Frendo et Roger Frison-Roche plus connu pour ses talents d'écrivain. C'est à cette époque que l'exploration des grandes faces nord a commencé. Je suppose que dans notre bourgade, les sorties en montagne correspondaient d'abord à un travail : par exemple au ramassage des plantes ou d'une en particulier, au déplacement des bêtes dans les alpages, à la chasse pour le plaisir mais surtout pour améliorer l'ordinaire des repas. Les nouvelles, les actualités arrivaient certainement par la presse écrite de l'époque et il est normal que des informations sur les grandes ascensions aient donné des idées aux plus téméraires et aux plus sportifs des jeunes de notre région. L'idée d'aller grimper, d'escalader, de monter tout là-haut jusqu'au sommet a fait naturellement son chemin. Dans les grandes villes des clubs alpins ont vu le jour et des jeunes apprentis alpinistes ont fait rapidement des progrès en affrontant des difficultés de plus en plus grandes. Chez nous, « c'est en forgeant qu'on est deve-

nu forgeron », c'est en fréquentant ces lieux du risque que l'on a appris à se déplacer sur le rocher et sur la neige avec un peu de sécurité.

Ils en ont fait une distraction et c'est devenu une passion. Je sais pour l'avoir entendu que l'ascension de l'Obiou était une vraie expédition comme chaque fois qu'on partait en montagne à cette époque. Le départ se faisait la veille, en vélo jusqu'à Pellafol. On couchait chez la famille Barbe et le lendemain la troupe (c'était presque toujours des collectives, tout le monde en profitait) démarrait de 800m d'altitude pour atteindre le sommet 2000m de dénivelé plus haut : belle course. On murmure dans les chaumières que la première femme qui serait montée là-haut, très tôt au début du siècle précédent s'appelait Anna Barbe (Martinelli), une famille de montagnards.

C'est à cette époque que les jeunes alpinistes des villes, mieux encadrés dans des clubs, réalisaient des progrès fulgurants dans la pratique de leur sport favori. Marc Berger réalisait des voies majeures qui sont restées de très grandes voies de nos jours : la traversée des arêtes de la Meije et l'arête nord ouest de l'Ailefroide. A Corps, pendant ce temps une doublette nommée Puissant, Reynier partait en exploration dans le Valgaudemar. En vélo jusqu'à la Chapelle, un « gorgeon » chez la famille Vincent avant la montée à l'ancien refuge de l'Olan près du pas de l'Olan, détruit depuis par une avalanche. Après un bivouac sommaire, ascension avec les godasses à clous « tricounis » et



désescalade de Puissant à l'Olan



Glacier supérieur des Bans

les cordes en chanvre de l'ancienne voie normale de l'Olan, celle qui arrive directement au sommet nord par la gauche.

Le retour à Corps se faisait dans la journée en vélo. Entre temps les frères Barbe (frères d'Anna, la première femme ayant gravi l'Obiou) partis faire l'ascension des Bans, le point culminant du Valgaudemar (3667m) ne reviendront pas. Leur disparition a endeuillé la famille des montagnards. Personne n'a eu d'informations sur les circonstances de l'accident et les hypothèses les plus folles ont circulé, cela s'est passé pendant la dernière guerre en 1944. Le glacier de la Condamine au pied des Bans rendra quelques ossements de l'un des trois frères, Paul, ainsi que son portefeuille et son piolet, 32 ans plus tard. Il ne rendra jamais les autres frères...

C'est peut-être pour cela que la doublette citée ci-dessus partira pour réaliser cette ascension. Après une étape en vélo jusqu'à la Chapelle, une montée par le che-



Pellissier, Reynier, Puissant sur les lieux de la catastrophe de l'Obiou

min au Giobemey et un bivouac rive droite du glacier de la Condamine près du rocher carré à 2300m. Ils restèrent debout toute la nuit à taper la semelle tellement le froid était piquant. Le lendemain, après la traversée du glacier ils s'élèvent rive droite du grand couloir issu du glacier supérieur pour éviter les séracs. Sur le glacier, avec des conditions de neige dure (il fallait tailler des marches). Des équipements rustiques et le temps qui passe, ils décident de redescendre. Il restera quelques belles photos en noir et blanc de cette entreprise.

A cette époque les chasseurs étaient alpinistes malgré eux. De toute façon ils se déplaçaient dans tous les types de terrain avec une facilité déconcertante. Une journée de chasse d'Eugène Pellissier pouvait se dérouler de la façon suivante : Départ en pleine nuit de la Chapelle pour aller à la chasse au chamois. Monter jusqu'au col du « bastou » (col du bâton sous la cime du Vallon) à 3200m c'est-à-dire 2200m de dénivelé et descendre par le vallon du Casset avec parfois un chamois sur les épaules et casse croûte à midi à la Chapelle. L'après-midi, histoire de se dégourdir les jambes et digérer le repas, un petit tour aux coqs du côté du Chapeau à 2500m d'altitude c'est-à-dire encore près de 1500m de dénivelé. Excusez du peu, ils étaient en forme les montagnards de l'époque.

Lorsqu'il y a eu la catastrophe de l'Obiou c'est tout naturellement que l'on aperçoit sur les photos que nous avons en archives les Pellissier, Puissant, Reynier et d'autres parmi



Départ pour Boustigue devant le magasin Prayer

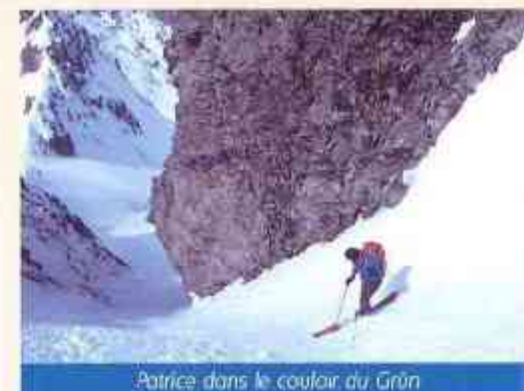
les secouristes.

Enfin parmi les plaisirs de l'époque le ski à Boustigue, chez les Dumas, faisait partie des bons moments de détente et de convivialité appréciés

par tous les jeunes de notre village qui partaient à pied et revenaient le soir par les mêmes moyens fatigués et heureux d'une nouvelle journée mémorable vécue en montagne.

## Le KUKLOS : le club de montagne de Corps.

Le kuklos (cercle en grec) a été créé en 1974 par une équipe de copains, François Mei, Bernard Christol avec les Bouvier, Bernard et d'autres accros de montagne, d'escalade et de ski de randonnée. Ce club est né suite à la sécession de la section montagne d'avec l'ASCO (association sportive et culturelle de l'Obiou). L'idée de base était de mettre du matériel en commun pour pouvoir organiser



Patrice dans le couloir du Grön

diverses sorties.

De nombreux jeunes ont découvert le terrain de haute montagne, l'hiver en « rando », au printemps à la vallée blanche (collective au départ de Corps) et en été avec des encadrants diplômés, notamment dans le Valgaudemar et le massif des Ecrins. En juillet 1981, un accident a endeuillé notre village avec la disparition de Dominique Marcou et des encadrants du club, Pierre Fortoul et Bernard Gonnetand dans la voie Demage à l'Olan. Il y a eu deux saisons d'intense activité en été avec Michel Collinet sur de nombreux sommets : les Rouies, la pointe de Chabournéou, l'Olan, la Rouye, le couloir de Navette, la tête de la Gandolière, la tête du Rouget, le Râteau, les Bans, les Souffles. Lorsque Jean Mi a pris un moment les rennes, on a créé le premier raid de ski de randonnée via le Gargas, Côte Rouge avec au départ une

dizaine d'équipes. On a imaginé un instant un raid nature de haut niveau avant même que les grands raids voient le jour. Personne ne nous a suivi dans ce projet fou à l'époque. Pour plaisanter, en toute humilité on a créé « le groupe d'élite du Kuklos ». Il s'agissait tout simplement de reconnaître ceux qui partaient prospecter de nouveaux itinéraires, de nouvelles voies, des cascades de glace cachées, etc... Les modes évoluent vers des sports plus ludiques et la fréquentation de la haute montagne en souffre mais qu'importe elle a toujours des adeptes. François Mei propose toujours l'accompagnement des balades et l'encadrement du ski avec l'école. Hervé Ferrière est depuis quelques temps le président de ce club qui a fait naître le raid Souloise avec l'ADT, et qui organise les rencontres « Montagne au Corps ».

## Comment devient-on montagnard et alpiniste aujourd'hui à Corps ?

**L**e milieu familial, un bouquin, des rencontres et la passion fait le reste.

Stéphane Laurenceau, habite le hameau de Dorcières à la Salette. Il suit Jean Mi à la trace, dans les sentiers puis sur les montagnes « à vache » d'abord et caillouteuses ensuite. Il se perd à la recherche de l'itinéraire avec ses aînés dans la face nord de l'Obiou, il est encore très jeune mais il ne se pose pas la question : « qu'est-ce que je fais là » ? Un jour, le parapente arrive là-haut, il a une dizaine d'années et il s'envole avec les autres. Les skis aux pieds sur tous les terrains et sur n'importe lequel il dévale les pentes, y compris pour descendre à

Corps lorsque la route est enneigée afin de se rendre à l'école. Un jour, on le trouve accroché au bout d'une corde en train de grimper une cascade de glace dans le Valgaudemar comme « Zébulon ». Il n'avait pas à cette époque assez de force dans les bras pour ancrer ses piolets.

Un peu plus tard il intègre lors de



Stéphane sur la cascade de la grotte

ses études la section ski au lycée de la Mure et il trouve un autre «Stéph» grimpe à outrance. A 17 ans il se promène à plus de 7000m au sommet du Pimori lors d'une expédition au Népal près de l'Everest.

Après le bac, un petit coup de «faca». Un jour il faut choisir et c'est choisi. C'est la montagne, en passant par «l'emploi Jeune» à la mairie de Corps. Il initie les écoliers du village à l'escalade et au ski.

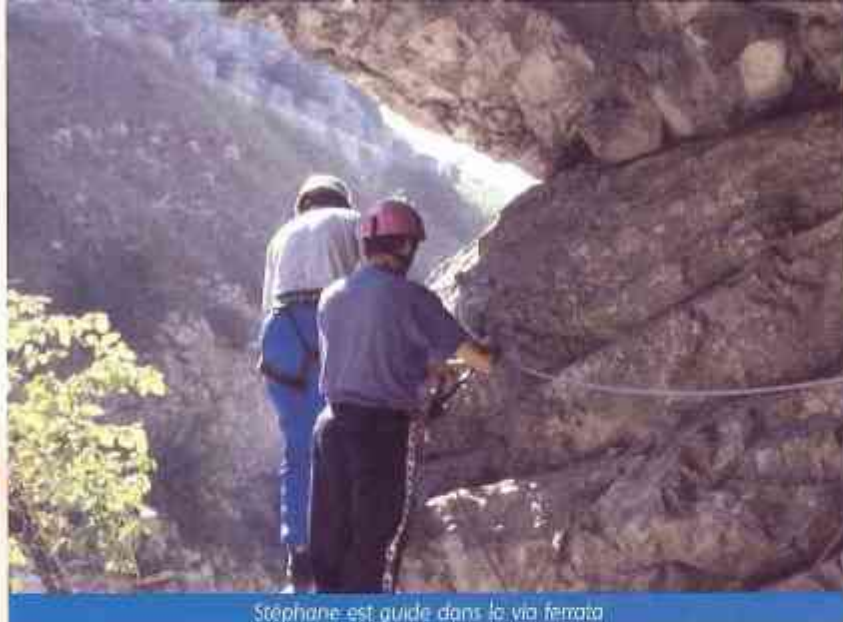
Il se fabrique un mur artificiel, imagine la via ferrata du Sautet et emmène par exemple des copains par dizaine apprécier toute une nuit les profondeurs de la terre dans les chourums du Dévoluy avec une seule lampe, ou vagabonder pendant des heures dans des canyons vertigineux avec un seul descendeur.

Il prépare et réussit son examen d'entrée avec le groupe élite des Jeunes de la FFME (Fédération Française de la Montagne et d'Escalade). Il sera aspirant guide. Son diplôme de guide de haute montagne a été validé par Patrick Berhault (alors professeur à l'ENSA) lors d'une course de haut niveau dans les Grandes Jorasses. Aujourd'hui, il vit de sa passion. L'envie d'aller en montagne se transmet.



Vol du sommet de l'Obiou





Stéphane est guide dans le via ferrata

Pour en avoir le cœur net il faut que je retrouve quelqu'un qui fréquentait l'école de Corps quand « Stéphan » était présent. Après une enquête pas très poussée, je m'arrête un moment pour discuter avec Louis Gaillot qui vient de participer au raid Souloise. Il a 15 ans, habite à la Grange, lycéen à la Mure en seconde et dans la section ski. Comme c'est bizarre !

« Louis, tu peux m'expliquer com-

de découvrir le milieu. Quelques randonnées avec mes parents et notamment deux sommets, l'Oblou et le Tabor (frontière italienne). Ensuite à 10 et 11 ans avec Stéphane à l'école de Corps, j'ai découvert l'escalade aux Etroits dans le Dévoluy et à Pont du Fossé. Dans la foulée, lors d'un petit stage organisé pendant les vacances il nous a emmené dans la via ferrata de Saint Etienne et nous avons fait l'ascension de la voie normale du Mont Aiguille.

Ce premier contact avec la falaise et le vide a été une révélation. J'ai pratiqué l'escalade au collège de Saint Bonnet, ça ne me suffisait pas. Je me suis inscrit au CAF Oblou du Mensois Jean Marie Faure aujourd'hui disparu. J'ai fait avec lui d'abord le pic de neige Cordier, le pic Coolidge, le Pelvoux, la Grande Ruine ensuite le Sirac et la Dibona. J'ai voulu sortir des voies normales en demandant à Stéphane de m'emmener à un niveau supérieur. A 14 ans, j'ai pu me balader sur les « 4000m » de la couronne impériale en Suisse, sur les arêtes de la Meije et dans des voies cotées « D+ », à la Dibona par exemple. Actuellement sans entraînement particulier je grimpe dans du « 6a ». Je n'ai pas encore trouvé des copains avec la même motivation que moi, mais d'ici le printemps cela changera sûrement, puisque l'on travaillera l'escalade au lycée et j'espère faire beaucoup de progrès. Un livre m'a beaucoup marqué : « la mort suspendue ». J'ai raté la projection du film à Corps cet été. Ce récit est fascinant et effrayant à la fois, on a du mal à imaginer que c'est une histoire de montagne vécue. J'ai aussi été marqué et effrayé par des éboulements en montagne. La

première fois, sur un glacier que l'on voulait traverser, ensuite l'éboulement de la face Nord Ouest de l'Olan l'année de la sécheresse. Je suis un témoin privilégié, vers 9h du matin, j'ai assisté à ce catadysme depuis le refuge de Fond Turbat. Cela ressemble à une véritable explosion, on a eu très peur parce que les jeunes du « CAF excellence » devaient s'engager dans la face. La météo n'étant pas bonne pour l'après-midi, ils ont changé d'objectif et se sont engagés sur l'arête ouest sans rien dire à personne. Les secours ont été déclenchés et l'hélicoptère a tourné une heure avant de découvrir qu'ils étaient à l'abri sur l'itinéraire qu'ils avaient choisi. Pour terminer, c'est vrai que l'envi-



Stéphane dans la paroi des Gillardes



Louis à la Dibona

ronnement familial m'a permis de me sentir à mon aise dans la nature, j'habite à la Grange, loin de tout. Quelques lectures et une rencontre m'ont poussées vers la montagne. Mes parents ont pris cette année la gestion du refuge de Font Turbat, j'ai effectué plus de vingt portages rapides et si avec tout cela je ne deviens pas alpiniste ! »

ment tu as abordé la montagne ? »  
 « La lecture de l'ascension de la Dibona et d'autres topos, dans « les cents plus belles courses » de Gaston Rebuffat m'a donné envie

